

Comptes - Rendus

— DE —

L'Athénée Louisianais

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

- | | |
|---|---|
| 1.—Extrait du Procès-Verbal. | 5.—De l'H dite Aspirée. Dr. Dupaquier. |
| 2.—La Correspondance d'Edgar Quinet. M. George Dessommes. | 6.—Poésie. Camille Thierry. |
| 3.—Chroniques Indiennes. Dr. Ch. Deléry. | 7.—Lettre d'un Fédéré de 1792. M. Olivier Carrière. |
| 4.—Une Colonie Féodale en Amérique, par M. Rameau. M. F. Tujague. | 8.—Divers. |

POUR L'ABONNEMENT S'ADRESSER AU SECRÉTAIRE, P. O. Box 1294.

Prix de l'Abonnement, Quatre Piastres par An, payables d'avance.

Nouvelle-Orléans :

IMPRIMERIE COSMOPOLITE, RUE DE CHARTRES, 98.

Année 1878.

Comptes-Rendus de l'Athénée Louisianais.

LIVRAISON 4^{ème}.

NOUVELLE-ORLEANS, 1^{er} JANVIER 1878.

TOME 2.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

10. De perpétuer la langue française en Louisiane ;
20. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;
30. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Séance du 22 Août, 1877.

PRÉSIDENTE DE MR. LE DR. ARMAND MERCIER.

Le procès-verbal de la Séance précédente est lu et adopté.

M. Le Docteur TURPIN a reçu de la Baie St-Louis des olives provenant d'arbres qui ont crû sur l'habitation de M. Deblieux. Elles sont encore adhérentes à la branche, et ont cette belle apparence que l'on connaît aux fruits bien nourris et sains. Pour le volume elles tiennent le milieu entre les grosses olives d'Espagne et celles du Midi de la France. Le Dr. Turpin en a goûté qui avaient été préparées depuis deux ans, il les a trouvées excellentes. "Des Français, dit-il, entreprirent, il y a une trentaine d'années, de cultiver l'olivier en Louisiane. Leur intention n'était pas d'en faire servir le fruit à la fabrication de l'huile, mais seulement de le préparer pour la table. Leur tentative fut couronnée de succès. Pourquoi n'imitent-on pas leur exemple? la drupe de l'olivier a toujours été et sera toujours recherchée des gourmets; comme hors-d'œuvre ou comme objet d'assaisonnement, elle fait acte de présence dans tous les repas de quelque cérémonie. Puisque nous en sommes à chercher de nouvelles ressources industrielles, il y en a là une qu'il est utile de signaler! Au lieu de faire venir, à grands frais, des olives de France, d'Espagne, d'Italie, pourquoi ne pas étendre la culture de l'olivier en Louisiane? non seulement son fruit servirait à notre propre usage, mais nous l'expédierions aux Etats du Nord. L'olivier est ici dans la zone qui lui convient; notre sol lui offre naturellement l'hospitalité comme au figuier, au dattier, au bananier, et à tant d'autres végétaux qui ont besoin, pour vivre, d'un climat où l'hiver est court et peu rigoureux. L'olivier croît vite et dure longtemps. Son bois est recherché pour le charronnage."

Les remerciements de l'Athénée sont dus à M. HUBERT ROLLING pour un objet très curieux. Il s'agit ici, selon toutes les probabilités, d'un fucus à l'état de dessiccation, comme le croit M. le Docteur Turpin. Autour d'une tige en spirale on voit attachés une suite de disques séparés par un intervalle d'un peu plus d'un millimètre. Ces disques sont creux et perforés d'une ouverture circulaire à leur bord externe; chacun d'eux contient plusieurs petits coquillages. Quand on les secoue, ils produisent un bruit qui se rapproche de celui du grelot; on dirait des tambours de basque en

miniature. Une particularité remarquable, c'est que les petites ouvertures du bord, que l'on dirait faites à l'emporte-pièce, paraissent pratiquées méthodiquement, et suivent le mouvement spiroïde de la tige. Les coquillages sortent facilement par ces trous. Si c'est une plante marine que l'on a sous les yeux, ces ouvertures existent-elles naturellement, ou sont-elles faites par l'animal qui se loge dans les disques? voilà certainement une question d'histoire naturelle dont l'éclaircissement ne manquerait pas d'intérêt.

M. le Président annonce, que, dans une entrevue qu'il a eue avec le Gouverneur, il a été question du cotonnier récemment découvert en Egypte. Le Gouverneur a accueilli avec empressement l'idée d'introduire cette plante en Louisiane. Il engage l'Athénée à écrire à M. Morgan, autrefois juge de la Cour Suprême à la Nouvelle-Orléans, résidant actuellement au Caire, pour le prier d'envoyer des graines de coton Bahmia; et, comme il a connu particulièrement M. Morgan, il se fera un devoir de mettre une apostille à la lettre.

L'ordre de nos Comptes-rendus ayant subi une modification obligée, pour faire place au travail de M. le Général Beauregard sur l'*Emploi des Torpilles*, les *Batteries blindées*, etc., l'insertion de quelques manuscrits et l'analyse de communications diverses ont dû être reportées à une date ultérieure. Nous nous empressons de reproduire aujourd'hui le passage du procès-verbal où il est question du radiomètre. La parole est à M. le Professeur Vogt. Il donne d'abord l'historique de cet appareil, et passe en revue ceux qui l'ont précédé et y ont conduit graduellement.

C'est à M. Crookes que revient l'honneur d'avoir le premier, en 1875, appelé l'attention sur la radiation comme agent moteur. Il fit à Londres, devant la Société Royale, les expériences par lesquelles il voulait démontrer l'existence d'une force mécanique dans la lumière.

Pour bien suivre les explications de M. Vogt, il est utile de se rappeler certaines propriétés de la lumière, notamment celles que fait ressortir le spectre solaire.

Quand un rayon de lumière blanche traverse un prisme en flint-glass, il se décompose et produit cette image allongée et diversement colorée que l'on est convenu d'appeler le spectre. Une extrémité de ce ruban lumineux est occupée par la couleur rouge, l'autre par la couleur violette. Au-delà de ces extrémités le spectre n'est plus visible à l'œil humain; mais cela ne prouve pas qu'après ces zones terminales il cesse absolument d'être lumineux. De même qu'en-deça et au-delà d'un nombre donné de vibrations, l'oreille ne perçoit plus de sons; de même il est possible qu'en-deça et au-delà d'une certaine longueur d'ondulations lumineuses, l'œil de l'homme n'ait plus la sensation de la lumière.

Le spectre, considéré, dans son action calorifique et chimique, se continue plus loin que les zones rouge et violette. Or, dans ce prolongement qui est insaisissable à notre vue, il y a des corps qui deviennent

lumineux au milieu de l'obscurité, comme par exemple, le sulfure de barium.

Rappelons-nous encore, que dans un grand nombre de phénomènes la lumière se comporte comme un agent chimique, et, peut-être, mécanique. Ainsi, elle rend opaque le phosphore diaphane, soit en provoquant une combinaison chimique, soit en changeant mécaniquement la position des molécules.

Cela posé, on comprend, avec M. Vogt, qu'il ne faut pas conclure qu'il y a dans le spectre des rayons exclusivement calorifiques, d'autres exclusivement chimiques, et d'autres enfin exclusivement optiques; mais bien qu'un rayon spectral quelconque possède toutes ces propriétés dans une mesure plus ou moins grande.

Il importe aussi de se rappeler que d'après les expériences de Fraunhofer et d'Herschell, c'est dans la bande jaune du spectre que se trouve le maximum d'intensité de la lumière, et que, d'après celles de Melloni, le maximum d'intensité du calorique est placé dans la zone obscure au-delà du rouge.

Or, voici, d'après M. Vogt, l'échelle descendante de l'action de la lumière spectrale sur le radiomètre.

La valeur mécanique de la zone au-delà du rouge étant représentée par le nombre 100, on a :

pour le rayon rouge.....	85
“ “ “ orangé.....	66
“ “ “ bleu.....	22
“ “ “ violet.....	6
au-dessous du rayon violet..	5

Les expériences qui donnent ces résultats ont été faites avec beaucoup de soin, et ces nombres prouvent, ajoute M. Vogt, que l'action mécanique exercée sur le radiomètre est due au rayon lumineux aussi bien qu'à la chaleur obscure.

Le radiomètre soumis à l'influence de la lumière, opère aussitôt des révolutions dont le nombre est proportionnel à l'intensité des rayons incidents. Ainsi, la distance d'où rayonne la source lumineuse restant la même, deux, trois ou quatre bougies font tourner les ailes du radiomètre deux, trois ou quatre fois plus vite qu'une seule bougie.

Toutefois, si par l'interposition de l'alun on intercepte le rayon calorifique, les révolutions du radiomètre sont plus lentes.

D'autre part la chaleur obscure d'un fourneau ou d'une chaudière ne met pas le radiomètre en mouvement, quand la plaque qui termine chacun de ses bras est en mica; tandis que, si cette plaque est en métal, le radiomètre tourne.

Comme on le voit, le radiomètre est encore un problème passablement complexe. Mais cet appareil est à l'état embryonnaire; il est probable que l'avenir lui réserve des développements et des applications qui lui assureront une place à côté des découvertes les plus importantes de ce siècle.

Séances du 12 et 26 Septembre, 1877.

M. le Docteur TURPIN présente le fruit de l'arbre connu en Louisiane sous le nom de *bois-d'arc*; c'est le *machura aurantiaca*, vulgairement appelé *osage orange-tree* parmi nos concitoyens d'origine anglo-saxonne. Le végétal auquel appartient ce fruit, donne un bois dont la charronnerie américaine fait un grand

usage pour la confection de ces roues de voiture dont la force, malgré leur extrême gracilité, étonne les étrangers. On s'en sert aussi pour faire des clôtures. Il est si dur qu'au Texas on l'a appliqué au pavage des rues.

M. le Docteur Turpin met aussi sous les yeux de l'Assemblée des fruits de jujubier provenant du jardin de M. Cavaroc.

“ Quoique ces fruits soient employés en médecine et par des confiseurs, dit M. le Docteur Turpin, ce n'est pas pour en faire ressortir l'utilité, que j'ai apporté cet échantillon; mon intention était de vous faire voir que le jujubier croît bien en Louisiane, et de vous le recommander comme plante d'ornement. Son port est élégant, ses feuilles sont d'un dessin gracieux, et quand il est chargé de fruits, vous ne sauriez croire combien il plaît aux yeux.”

La parole est à M. George Dessommes pour lire une *Etude sur le premier volume de la correspondance d'Edgar Quinet*.

MESSIEURS,

Je vais vous parler d'un livre qui paraît bien modeste au premier abord, et dont le titre ne résonne pas d'une manière pompeuse à l'oreille.

Ce ne sont que des lettres d'un jeune homme à sa mère. Mais, disons-le bien vite, ces lettres c'est Edgar Quinet qui les a écrites; Edgar Quinet enfant, Edgar Quinet adolescent; et voici qu'à ce nom seul, ce petit volume brille soudain de l'éclat du génie; voici qu'il devient une œuvre magnifique, par sa simplicité aussi bien que par sa haute portée morale.

Je ne veux parler ici que du premier volume de la correspondance de ce grand homme. Mais ne vous attendez ni à une critique, ni à une analyse pédantesque. Ce ne sont que des impressions, des émotions causées par cette lecture que je vais vous confier ici.

Mme Quinet, dans sa digne et courte préface de ce premier volume, le dédie aux jeunes gens. Et moi, qui me suis senti profondément remué par ces pages nobles et fortes, je ne puis m'empêcher de lui crier à travers les mers, quitte à ne pas être entendu :

“ Merci du plaisir que votre livre m'a fait éprouver, merci de la force que j'y ai puisée! ”

Veillez donc être plus qu'indulgents, Messieurs, pour mon bavardage enthousiaste. Dites-vous que je suis comme un enfant à qui l'on a montré quelque magnifique œuvre d'art et qui veut prouver qu'il en comprend la beauté, en s'évertuant de son mieux à rendre ses émotions, en face de l'idéal chef-d'œuvre. Ecoutez-moi généreusement jusqu'au bout; et si je déraisonne un peu; eh bien! la conviction et la joie y sont, c'est déjà quelque chose.

Etude sur le Premier Volume de la Correspondance d'Edgar Quinet.

Qu'est-ce que ce premier volume de la correspondance d'Edgar Quinet? Un simple recueil des lettres d'un enfant de 14 ans, puis d'un adolescent de 22. — Et pourtant que d'enseignements dans ses pages familières où l'on voit, presque jour par jour, se développer un superbe génie!

Tout le monde lira ses lettres avec plaisir, avec fruit; mais les jeunes gens, plus que personne, en tireront

un grand profit, s'ils font cette lecture avec l'attention, et surtout la conviction sacrée qu'elle exige. Ils y verront ce que peut faire l'énergie, la volonté, l'intelligence bien réfléchie du but vers lequel nous pousse la Nature; enfin, comme le dit Mme Quinet dans sa préface :

“ Ces lettres leur montreront qu'une vie bien équilibrée peut harmoniser des puissances diverses : la passion et la raison, la poésie et la science, la pensée et l'action ; et que l'appui le plus solide de l'existence, la force contre la douleur, l'ami le plus sûr, c'est le travail ! ”

Dès les premières pages du volume, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'immense amour de l'enfant pour sa mère qui est son “ oracle ” comme il le dit lui-même.

“ Parle, ô mon oracle, ta voix sera pour moi celle de Dieu. ”

Il ne fait rien sans la consulter, et lui soumet toutes ses pensées, toutes ses actions, aussi bien que ses vers et ses lettres à son père. Sa seule joie est de pouvoir lui faire plaisir. D'ailleurs, c'est pour elle qu'il travaille. Il semble se résigner à suivre une carrière opposée à ses goûts, parce qu'elle a été jugée bonne par cette mère chérie, et quand il a vaincu sa répugnance, écoutez-le se réjouir avec un juste orgueil, et rapporter cette victoire à l'objet de son culte.

“ Je sens maintenant le bonheur qui consiste à plaire à ce qu'on aime ; le désir d'y parvenir rend l'homme le plus médiocre capable des plus grandes choses. “ Quelle douceur de se dire : j'ai travaillé au-dessus de mes forces, mais c'est pour ce que j'aime ; mais, ce que j'aime m'en sait gré. ”

Quelle vénération profonde pour cet être à qui il se sent redevable, non seulement de sa vie physique, mais aussi de celle de son âme et des progrès de son esprit.

“ Les Juifs apprennent à lire à leurs enfants sur la Bible, dit-il ; les Mahométans sur le Coran, les miens n'auront pas d'autres livres que tes lettres. ”

Aussi appelle-t-il cet amour dont ses lettres sont pleines, “ l'hymne de tendresse qu'il a consacré ” à sa mère, à cette mère, par qui “ il doit apprendre à lutter contre la destinée. ”

J'aime moins le sentiment que son père semble lui inspirer. Il est trop mêlé de crainte, à mon avis.

“ Voici une lettre pour mon père, que tu lui donnes si tu le juges convenable, ” écrit-il à sa mère.

Un fils ne doit-il pas toujours savoir comment parler à son père ? Vraiment Quinet ne nous rend pas le sien très-sympathique. Voyez-le, arrivant à Paris, dans cette entrevue avec la sœur de sa mère. Celle-ci ressemble d'une manière frappante à Mme Quinet ; grande est l'émotion du sensible enfant, mais il s'efforce de la contenir, car son père est présent à leur entretien, et il veut lui cacher ses larmes.

“ Ce n'est pas, dit-il, que la présence de mon père ne me gênât beaucoup et que je ne fisse mille retours sur moi-même pour essayer de m'endurer. ”

Ce père était-il donc un tel stoïque qu'il exigeât d'un enfant de 16 ans un calme hors nature, à la vue d'une personne qui lui rappelait l'être vénéré par lequel il se sentait vivre intellectuellement aussi bien que physiquement ?

Il est vrai que ce sentiment de crainte n'était pas

assez fort pour étouffer les instincts de liberté qui s'épanouissaient dans le cœur du jeune homme ; et c'est là que se montre bien l'autre face de cette grande âme, pleine d'une sentimentale tendresse pour sa mère, mais débordante aussi du sublime et mâle amour de la liberté.

Ecoutez comme ce noble instinct se révèle tout-à-coup dans une petite chose toute personnelle. Il arrive à Paris ; on décide qu'il va rentrer au collège ; désespoir amer du pauvre rêveur ! sa douleur et son indignation l'entraînent à accuser sa mère même.

“ Malgré moi, je t'associe dans ma pensée à ceux qui me font mal, en s'écriant toujours qu'ils travaillent pour mon bien (p. 95). C'est pour se débarrasser des enfants qu'on les enferme dans les collèges, ” s'écrie-t-il, et ma grand'-mère le savait, elle qui en ferma mon père dans un tiroir de commode. ”

Lui, on veut l'enfermer dans un tiroir plus grand : un collège ! — Mais que lui importe la grandeur de la prison ; c'en est toujours une. “ Croit-on qu'il soit un esclave pour qu'on le force à travailler par de tels moyens ? N'est-il bon à rien que pieds et poings liés ? ” Cette indignation, cette révolte contre la servitude du collège, qu'on lui veut imposer, est d'autant plus significative, qu'il a raconté plus haut l'émeute du lycée de Lyon. Si cet amour de la liberté n'avait été qu'une fanfaronnade, un désir de tumulte et d'esclandre, certes, il aurait profité d'une pareille occasion pour donner libre cours à sa turbulence. Mais non : “ Il suit d'abord le torrent, ” mais en même temps, il veut savoir où le torrent le mène, et si ce but est juste.

“ Je l'ai demandé partout, les chefs eux-mêmes n'ont pas pu me répondre, ” dit-il. Et avec quel mépris d'une aussi vaine et sotte entreprise il ajoute pour tranquilliser sa mère : “ Me crois-tu assez fou pour croire que sans raison et sans but j'expose ton bonheur, le miegg ; assez stupide pour me laisser conduire au mal sans réfléchir. ”

Dès 17 ans, voilà donc la base de son caractère, de sa vie posée : l'amour de la liberté et de la justice ; le mépris et la haine de l'erreur, de l'esclavage, de l'iniquité. Il dit dès lors : “ La ruse et le mensonge me révoltent, m'étouffent ! ” et jusqu'à la mort ce sera sa devise.

Il semble avoir encore ses illusions religieuses sur le catholicisme ; mais s'il parlé une fois de communier à la Pentecôte, nulle part il ne fait allusion aux pratiques religieuses qu'il abandonnera bientôt sans retour. Quand il s'extasie sur la façon digne dont sa mère lui a parlé de sa religion “ qui la console et lui donne tant de force, ” il a bien soin de dire que ce n'est pas un “ ministre armé, comme Valverde, du poignard catholique ” qui le convertirait, mais bien “ les douces paroles d'une consolatrice comme sa mère, qui viendrait lui montrer le faible appui des hommes et la bonté de Dieu. ”

Au reste c'est la morale de l'Évangile pour laquelle “ il se croit assez bien né. ” Car son esprit déjà philosophique lui montre que dans le catholicisme, la seule chose universelle, et par conséquent évidemment bonne et vraie, c'est la morale de l'Évangile qui germe à travers les âges dans l'âme de tous les grands esprits de l'antiquité.

L'épisode de sa cousine tyrannisée dans son couvent

montre bien d'ailleurs qu'il éprouvait peu de penchant pour une religion, qui fait si peu de cas de la liberté (lettre xxxii.)

En pouvait-il être autrement pour l'adolescent qui a écrit la lettre xxxvii, où il annonce à sa mère que décidément il ne sera pas enfermé dans ce collège, dont la pensée seule l'indignait tellement.

“Rassurons-nous, chère mère! — Ecoute! au milieu de la tempête, comme le matelot, je crie: terre! terre!... Grâce à toi! grâce à ta sœur, mon sort est changé, et déjà j'ai vu la petite chambre qui m'attend! Encore une semaine, et c'est de là que je t'écrirai.”

Et plus loin :

“C'est de ma chambre que je t'écris, chère maman. J'ai voulu en prendre possession en même temps que toi. Puisses-tu présider ainsi à toutes mes actions!”

Est-il heureux de se sentir enfin libre, d'avoir sa chambre, à lui! Comme son corps, son intelligence même lui semble délivrée. Il la sent s'épanouir à l'aise, et il ne croit plus que rien ne lui soit impossible. Cependant, au milieu de cette allégresse, l'ange aimé n'est pas oublié. Il la mêle, cette mère, à sa joie, à sa liberté, comme il faisait naguère à sa douleur. Il lui donne sa part de son bonheur, au moment d'en prendre possession, et pour le sanctifier, pour le faire bénir de Dieu sans doute, il s'écrie, comme je viens de le dire: “O mère, puisses-tu présider ainsi à toutes mes actions!”

Bénie soit en effet cette indépendance; car le jeune Quinet s'y développe rapidement, comme il est facile de le voir par les lettres écrites par lui de 17 à 21 ans (1820-1824). Tout d'abord, cet état d'inquiétude morale qui le tourmentait si fort, cesse peu à peu. Non que son esprit trouve dès-lors son assiette: non! car il est d'abord fourvoyé dans une voie fautive, le commerce. Le futur philosophe, historien et poète, écrivain dans les livres d'une maison de banque! c'est bizarre à penser. Aussi n'y demeure-t-il point longtemps. Quoiqu'il badine, dans les commencements, en parlant de sa nouvelle position, son esprit était déjà trop réfléchi pour ne pas sentir qu'une autre carrière l'appelait. Il écrit bientôt à sa mère en Juillet 1821 :

“Il est temps d'ouvrir les yeux et de bien me persuader que je n'ai dans ce bureau ni une carrière, ni un avenir.” (Lettre XLVII).

Et dans la lettre L, il revient de nouveau sur ce sujet avec plus d'insistance et un sentiment de désolation parce que la réflexion est devenue plus profonde, et qu'il voit plus clairement le néant vers lequel il marche.

“Pense que ma jeunesse se passe sans espoir pour l'avenir; le nec plus ultra sera une place de commis à 1200 f., et cela après des épreuves surannées.”

C'en est trop pour cette pauvre imagination ardente. Son corps est délivré de l'esclavage du collège, acceptera-t-il la prison de la plus plate réalité, la vie de bureau? Non, et quel que soit le respect qu'il ait pour son père, il ne lui obéira plus, dès qu'il lui ordonne de laisser enchaîner son imagination. Aussi, quelle lettre digne il écrit à ce père redouté, pour s'excuser d'avoir déserté ses bureaux, et comme on voit déjà apparaître l'homme de fer qui marchera dans un

chemin tracé d'avance par sa volonté, sans souci des obstacles rencontrés.

“Il ne faut compter que sur soi et sur ses efforts. Heureux sera le jour où je pourrai dire: vous avez soutenu mon enfance, et moi, je vous viens en aide à mon tour.... Pour en arriver là, il faut du courage et de la persévérance; ni l'un ni l'autre ne me manqueront, tant que Dieu et mes parents ne me refuseront pas leur bénédiction.” (Lettre LII.)

Il commence dès lors à apercevoir clairement la voie où l'entraîne sa nature: “J'aurais tort, dit-il à son père (Lettre LIII), de ne pas vous dire avec quel charme je me livre à des études sérieuses. Malgré mon apparente légèreté, mes goûts m'ont toujours porté de ce côté.... Je ne puis penser sans ivresse qu'il ne tient qu'à moi d'avoir un état libre.... Plus je vois de protecteurs et de protégés, plus je sens que l'on ne vaut bien que ce que l'on vaut par soi-même.”

Quelles grandes pensées! quelle noblesse d'âme, et surtout quelle force de caractère. Comment ne pas se sentir petit, comment retenir son admiration, devant cet adolescent—presqu'un enfant—déjà résolu à marcher droit au seul but qu'il reconnaisse dans la vie, la vérité, et qui, rejetant toute espèce de lien, toute espèce de servitude, n'accepte qu'un seul maître, la conscience, une loi unique, la Liberté.

Cependant Edgar Quinet approche de l'âge d'homme, et bien que désormais il sente que la carrière littéraire est sa voie, il n'y a pas encore fait son premier pas.... attendez!... voici que ses dix-neuf ans sonnent, et c'est l'éveil sacré de son génie; il entreprend sa première œuvre: les tablettes du Juif errant.

Dès lors, rien ne l'arrête, ni pauvreté, ni injustes reproches, ni découragements, ni obstacles. C'est tout en continuant son droit qu'il travaille à son livre, et c'est un glorieux, un salutaire exemple qu'il donne à ses jeunes gens de son âge.

“Ne sois pas inquiète, écrit-il à sa mère, je me porte parfaitement; je déjeûne le matin à neuf heures et demie avec du pain et une tablette de chocolat; le soir à quatre heures et demie, je dîne chez le restaurateur à 16 francs les 15 cachets.” (Lettre LXIV).

Et puis à son père qui garde avec lui un injuste silence et ne peut comprendre sa conduite: “De quelle action ai-je donc à rougir? Ai-je mené une vie dissolue? ai-je perdu mon argent au jeu?... Je sais bien qu'on a pu vous dire qu'à l'aide de hautes protections je serais parvenu à être percepteur de campagne, et que, puisque je ne le suis pas, je ne serai jamais rien.”

Et quelle sagesse dans les lignes suivantes :

“Il a été facile d'ajouter que mes goûts littéraires m'entraîneraient toujours loin du droit sens et de sa perception. Ce qu'il y a de vrai, c'est.... que le plus mauvais calcul serait de sacrifier à des avantages précoces son avenir tout entier.”

Quelle foi déjà dans son génie, et que ces paroles sont nobles dans la bouche d'un jeune homme de 19 ans! C'est qu'il a enfin pris possession de lui-même, et qu'il sent, comme il le dit, “qu'il a passé le moment le plus difficile, celui où, n'ayant aucune idée fixe sur rien, on voudrait embrasser tout à toutes les carrières, parce que l'on ne connaît encore ni ses goûts ni ses obligations.” (Lettre LXVI).

Enfin, après bien des retards, bien des découragements, voici le "Juif Errant" parachevé, imprimé, publié. C'est un événement. Son succès est énorme, et il semble dès lors que les parents de Quinet reviennent de leur première impression. Sa vie reprend un cours plus libre; le jeune auteur se sent bien engagé dans sa voie, et ne l'abandonne plus. Il recommence bientôt un nouveau livre. Toujours fidèle à ses croyances, il sent se doubler la force de ses opinions libérales et indépendantes. Et notez bien que malgré sa jeunesse ce n'est pas là un parti pris de tête chaude. Non, car il ne fait pas étalage de ses opinions et n'a pas la prétention de les vouloir imposer aux autres. Au contraire, écoutez ce qu'il dit de son ouvrage: "Ma tête n'est pas exaltée, je ne présenterai pas mon livre à mes ennemis jurés; mais s'ils en parlent, bien terrible sera celui qui pourra m'en faire renier les principes et la politique."

Une aventure galante qui lui arrive à cette époque, vient prouver jusqu'à quel point cette âme de vingt ans poussait l'énergie et le pouvoir sur elle-même. Il fait en soirée la connaissance d'une certaine dame * * *, douée assurément de toutes les qualités propres à séduire un cœur de vingt ans. "Cette femme a de l'esprit, de la grâce, de l'âme," dit-il à sa mère.

Il en est charmé tout d'abord, et, de son côté, la dame se montre enchantée de lui. Il lui rend de nombreuses visites; elle le reçoit en tête à tête; une douce intimité s'établit entre eux; mais quand le mari arrive, ils se trouvent tous deux tout embarrassés, tout émus. Un jour, copiant de la musique auprès d'elle, il se met à trembler comme une feuille; elle s'en aperçoit et ne s'en fâche nullement. Dans les salons, quand le monde, les convenances, les quadrilles les ont tenus séparés l'un de l'autre, ils se disent en se rejoignant combien le temps leur a paru pénible à supporter, loin l'un de l'autre. Cependant un beau jour, Mme * * * part pour Londres, sans prévenir le pauvre amoureux. Grand est tout d'abord le désespoir du jeune Quinet, mais il prend bientôt sur lui de résister à ce désenchantement, et d'oublier la perfide. La confiance en lui-même est si forte qu'il est certain de se vaincre immédiatement.

"Je sens que je suis tout-à-fait mort pour elle," écrit-il à sa mère (Lettre LXXVII), puis, embrassant dans son mépris et son dégoût d'une semblable trahison, tout le monde qui s'agite autour de lui, il ajoute:

"Il n'y a pas dans ces salons une ombre de fierté, de vérité."

Mais sa nature sublime et son attachement pour sa mère reprenant le dessus, il écrit bientôt à celle-ci.

"Pour moi, je suis en âge d'être maître de moi-même, je me sens au fond de l'âme tous les sentiments élevés, j'étudie avec enthousiasme; je remercie Dieu de n'avoir pas glacé mon cœur. Je n'ai que vous pour amis, mais vous suffisez à toute l'étendue de ma pensée."

Un voyage, fait en Suisse, pendant l'été de 1823, ne le guérit pourtant pas entièrement; il songe encore à cette femme, au retour, bien que ce soit pour se décider à ne plus la voir; car il ne veut pas se laisser dominer par une telle passion, sachant bien, comme il le dit (Lettre LXXXV), que le seul bien "qu'il ait dans sa vie isolée, c'est l'indépendance morale."

D'ailleurs, il sent bien que son imagination est trop

vive pour qu'une pareille affection ne nuise pas à son avenir.

"Pour peu qu'une pensée vienne m'assaillir l'esprit, dit-il, je suis perdu."

Aussi l'amour ne peut être un simple passe-temps pour lui: c'est "un sentiment idéal" qui "éprouvé par l'absence et la solitude, et par le travail obstiné de l'imagination, a pris au fond de lui une toute puissante réalité."

Il se sent possédé par la pensée de cette femme, qu'il espérait voir passer dans son esprit comme un vain fantôme. Il veut alors se tromper par des sophismes surannés sur la vanité de l'amour des femmes; piètres arguments pour persuader une imagination comme la sienne, si, par bonheur, ils n'avaient été secondés, par cette inébranlable volonté de se guérir, qu'il portait en lui. Cette énergie indomptable, qu'il montre en toute occasion, lui est ici d'un immense secours, et doit le faire à la longue triompher de lui-même.

"Je veux commencer dès les premiers temps de ma jeunesse à lutter contre la marche désordonnée des passions," écrit-il.

Il se rejette alors dans le travail avec acharnement. Son nouveau livre, ses études scientifiques, ses examens de droit remplissent sa vie. Mais toujours le fantôme de l'Idéal, entrevu une fois, passe entre lui et ses livres. Il a cependant remporté une grande victoire. Il ne va plus la visiter, cette femme, malgré toutes les avances qu'elle lui fait, toutes les prières qu'elle lui adresse afin de le ramener chez elle. Il tâche même de se désillusionner d'elle par tous les moyens possibles. La lettre LXXXVIII, où il raconte à sa mère toutes ces luttes de son âme, est une des plus magnifiques; surtout si l'on ne perd pas de vue qu'elle est écrite par un jeune homme de 21 ans, seul à Paris, loin de sa mère, ayant besoin d'affection, parce que son cœur déborde de sentiment et ne peut vivre que par là.

Un jour, il aperçoit derrière les vitres d'un magasin la figure angélique d'une vierge adorable; et vite, pour tromper les souvenirs passés, le voilà qui veut s'éprendre d'un matériel amour pour cette Marguerite inconnue. La manière dont cette aventure est racontée (Lettre LXXXIX) montre jusqu'à quel point cette âme ardente poussait le sentiment.

Enfin, tous ces nobles efforts sont couronnés de succès. Vers le milieu de 1824, le tour des lettres du jeune Edgar prouve qu'il commence à se retrouver et à sortir de la tempête morale que cette passion avait fait passer sur son cœur.

"Son esprit, il le dit lui-même, est alors admirablement libéré de ses anciennes servitudes, et il ne lui reste plus qu'à déplorer le temps qu'il a passé à amollir son âme sans fruit, sans espoir." Puis, se reprenant, malgré les douleurs que cette lutte intime lui a fait éprouver, il ajoute fièrement:

"Sans fruit, ai-je dit? je me trompe, car j'ai retiré de tout cela une bonne leçon pour l'avenir, et la conscience de mes forces morales! (Lettre LXCII)."

Enfin, voici le dernier cri de la lutte et c'en est un de victoire:

"Je chante victoire depuis bien des jours. Il m'a fallu une raison courageuse pour échapper aux pensées énervées. Je suis sorti de mes chaînes et pour toujours!"

Ce combat moral est très caractéristique. Il devait montrer dès lors à une personne comme Mme Quinet, qui connaissait à fond son fils, combien cet homme irait loin dans sa noble carrière, sans souci des obstacles ordinaires de la vie.

Pour moi, c'est jusqu'à présent l'évènement qui m'a le plus frappé. Car s'il faut une rude énergie à vingt ans pour se mettre avec acharnement à un travail difficile, mais par lequel on a, du moins, l'espoir d'obtenir un peu de cette gloire tant enviée alors; j'estime qu'il faut dix fois plus de volonté et de courage pour fuir à cet âge un plaisir d'amour quelque évident que soit le malheur et les remords qui doivent le suivre.

On dirait d'ailleurs que cette victoire remportée sur lui-même a mûri le jeune Quinet; dès lors de philosophiques réflexions sont mêlées à chacune de ses lettres. Il le dit lui-même :

" Mon esprit a fait bien des progrès cette année, je le sens bien."

La lettre xciii est pleine d'une sagesse mélancolique. " Un monde d'idées s'agite en lui, " dit-il. Les pensées se développent dans son esprit et " l'assiègent en " tout lieu."

Mais il sent pourtant que tout cela s'échappera librement sitôt que le moule sera prêt pour le métal en fusion.

" La conscience de ma nullité apparente, opposée à " ce que je souffre, dit-il alors, ce que je sens, ce que je " prépare en mon âme me tourmente incessamment."

Et cependant ce travail intime de la pensée, bien qu'il soit une souffrance pour lui, fait aussi sa joie. Certainement, il y a de l'amertume dans les lignes suivantes :

" Si à l'âge où je suis j'ai connu par la pensée des " joies que peu de vieillards ont eues dans une longue " vie, j'ai eu aussi plus qu'eux des jours de dégoût et " de découragement, d'aridité et toutes les tristesses " que l'âme seule se donne à elle-même."

Mais plus loin, pour atténuer cette amertume, il ajoute avec enthousiasme :

" A l'âge où je suis, j'ai déjà senti dans ma pensée " de si profondes, de si extraordinaires jouissances " que toutes les séductions humaines sont pour moi " presque sans prix." (Lettre xciv.)

C'est quand sa mère lui conseille de prendre quelques distractions qu'il lui répond ces nobles paroles, et il ajoute, pour lui prouver que la vie studieuse et retirée lui suffit :

" Ne donnons pas aux soucis matériels l'importance " qu'ils n'ont pas. Surtout ne nous faisons pas une " misère imaginaire. Je me suis toujours étonné qu'on " s'alarmât tellement sur l'état futur de sa fortune, et " qu'on restât impassible sur des catastrophes qui " peuvent en un seul jour briser le cœur."

Ne croirait-on pas lire un passage d'Épictète, et n'est-ce pas un grand spectacle de voir cet adolescent de 20 ans, non-seulement écrivant, mais encore mettant en pratique une aussi noble maxime.

En somme, Quinet est alors en pleine possession de lui-même, il ne tire pas vanité de son premier succès littéraire, mais cela lui donne la force de continuer et de se fier à son talent. Il reprend son équilibre moral, et c'est avec bonheur et sincérité qu'il s'écrie en allant voir sa mère, au mois de Juin 1824 :

" Oui, certes, la vie est un bien, je me repens d'avoir

" blasphémé, je remercie Dieu, puisqu'il nous ras- " semble et nous bénit! "

Alors que lui importe même la défense, que lui fait son père, de retourner à Paris continuer sa carrière littéraire. Il s'échappe de la maison paternelle, et pour ne point affaiblir sa résolution, il n'embrasse même pas sa mère, quelque douloureux que soit pour lui ce départ clandestin. C'est que désormais il se sent, pour ainsi dire, chargé d'une mission divine, celle du génie qui doit propager et faire luire autant que possible les flammes saintes dont il est le vivant foyer :

" Tu sais le plan que j'ai arrêté, écrit-il à sa mère; il " faut le suivre en dépit des obstacles. ... Aie bonne " espérance en moi. Je te ressemble beaucoup: rap- " pelle-toi comme tu étais forte à mon âge. Je sens " aussi mon cœur battre avec force, et tout cela ne se " dispersera pas en stériles chimères."

Du reste, un petit voyage, qu'en Avril 1825 il fait en Angleterre, le forme complètement. Il y est appelé par un savant ami, Mr. Smith, qui le présente à plusieurs personnes d'un commerce instructif autant qu'agréable. Il tire profit de cette absence de quelques semaines en recueillant de nouvelles idées, ou en élargissant les vues de son esprit; et c'est ce qui le console d'être séparé, par une si grande distance, de sa mère, que ses travaux, ni ses études, ni ses distractions ne lui font jamais oublier. Au contraire, dans cette lutte continuelle où vit le jeune homme, la pensée de cet ange gardien rassérène et reconforte l'homme sérieux, comme autrefois l'écolier mélancolique du collège de Lyon. Il regarde cet amour comme son soutien suprême dans ses déboires, et rejette tous les autres liens profanes: " Je finirai bien " par me tirer d'affaire, écrit-il (page 300). Je te re- " mercie d'avoir espérance en moi. Ce n'est pas " l'énergie qui me manquera. J'ai fait un grand pas " depuis que je reconnais le néant de la plupart des " liens qui retiennent les hommes dans les voies com- " munes."

A présent il se sent fort, et sait bien ce qu'il vaut. Si, malgré le mauvais état de ses finances, il refuse une belle position en Amérique, c'est qu'il " croit pouvoir se produire un jour avec quelque honneur dans son propre pays."

Aussi, comme malgré lui, il parle avec un invincible dédain de ses amis à l'âme vacillante et indécise. Un certain Théodore avait aimé, en même temps que Quinet, cette dame *** dont j'ai raconté plus haut l'aventure. C'était son intime ami; avec lui il partageait ses deniers et s'efforçait de lui donner de bons conseils. Voici pourtant ce qu'il est obligé d'en dire un jour :

" Théodore, à qui son misérable amour donnait " l'année dernière un peu d'élan, a tout perdu avec " lui. Voilà encore un homme qui n'aura eu que des " trophées d'enfant. J'en suis triste et pour lui et " pour moi."

Il ajoute en parlant d'un autre ami :

" Il est plus que jamais lancé dans la chétive litté- " rature; il ne comprend ni la gloire, ni l'amour. Que " reste-t-il? "

Plus loin, il dit de nouveau à propos du même Théodore :

" Je suis bien revenu sur son compte; il n'a dans la

“tête que des exaltations d'enfant... Je me détache de cette nature qui n'a aucune forme déterminée, qui reçoit tous les mouvements qu'on lui imprime, mais sans pouvoir rien conserver, ni rien fertiliser. Je le laisse à ce petit esprit moqueur d'où il ne sortira pas.”

J'insiste sur cette sorte de dédain instinctif pour toute indécision et toute mollesse de pensée, car c'est pour moi le trait distinctif du caractère de Quinet, et je trouve curieux de le voir ainsi, dès sa première jeunesse, poser les bases de sa vie: Volonté et persévérance.

Ce n'est pas lui qui reçoit tous les mouvements qu'on lui imprime; non vraiment! Il a assez d'énergie pour se lancer lui-même dans la route qu'il s'est tracée, car il croit à son génie, mais en même temps il sait bien qu'il faut s'aider soi-même si l'on veut être aidé par Dieu.

“Si vous avez en vous quelque chose qui mérite d'être développé, dit-il (p. 316), le destin vous donnera ou plus tôt ou plus tard votre moment d'utilité ou d'éclat, et ne vous laissera pas passer au milieu des contrariétés et des obstacles de tout genre, sans que vous l'ayez rencontré. Voilà sur quoi je me repose.”

Le voilà d'ailleurs lancé dans le grand monde littéraire. Il fait la connaissance de M. de Gérando, puis de Victor Cousin. Celui-ci s'enthousiasme du jeune philosophe, l'encourage, le conseille. Ils deviennent amis intimes, et l'on comprend quel effet devait produire une pareille liaison sur une âme comme celle de Quinet; elle l'anime d'une ardeur plus forte en consolidant la foi qu'il avait en lui-même; elle le rend capable d'affronter désormais tous les obstacles qu'il rencontrera.

Aussi comme il se plaint de sa mère, quand celle-ci lui conte ses tristesses et ses découragements.

“Pourquoi t'alarmer sur moi, lui dit-il? J'obéis à mes goûts; je vis d'une vie forte et étendue. Chaque jour m'apporte de nouvelles joies, un rapport inconnu, une vérité oubliée, un grand homme que je découvre dans l'histoire, de sublimes pensées de tous les siècles avec lesquelles je sympathise... Des inconviénients? des bornes? Eh! qui n'en a pas? n'est-ce donc rien que de jouir de l'existence comme je le fais?... Ne demande pas à la destinée ce qu'elle ne peut pas nous donner, ni à nous, ni aux autres. — L'abattement de cœur ne nous est pas permis.”

Il faudrait citer toute cette admirable lettre cxxii, pour montrer avec quelle magnanimité, avec quelle noblesse, le jeune homme supplie sa mère de ne pas plier sous la destinée, d'avoir confiance en l'avenir. On y verra aussi combien, malgré la profondeur de ses études, son âme était ouverte aux sentiments artistiques. Il y raconte ses sensations en écoutant chanter la Pasta, et prouve par là ce que dit Mme Quinet dans sa préface qu'on peut aisément allier la passion et la raison, la poésie et la science.

L'amitié de ce jeune homme pour M. Cousin est un grand exemple et remplit la plupart des lettres de 1825. Quinet ne tarit pas d'éloges sur lui. Celui-ci ne cesse de l'encourager, et le regarde presque comme un fils. Cependant l'esprit déjà formé du jeune philosophe ne se laisse pas assimiler par celui du dogmatique professeur.

“Je n'ai nulle envie, dit-il, de devenir un disciple servile... je ne veux pas m'abandonner au travail de la métaphysique qui mène je ne sais où. Il a abordé l'illuminisme ou du moins il y touche. C'est une belle science que celle des abstractions, mais moi, je fais grand cas aussi de l'observation, des mouvements de l'âme et de tout ce qu'il y a de passionné dans le cœur.”

Et plus loin pour rassurer sa mère qui s'imagine que M. Cousin détourne son fils de sa vraie voie:

“Tu t'exagères, ajoute-t-il, l'influence de M. Cousin sur moi... je combats entièrement et d'une manière générale la théorie qu'il s'est faite. La mienne est précisément le contraire. Jamais nous ne ferions que le blanc fût le noir. Il n'y a entre ces choses aucun point de contact que le but.”

Leur amitié d'ailleurs n'en est pas diminuée, témoin ce passage de la lettre cxxiii.

“J'ai peur de te fatiguer de mon amitié pour M. Cousin. J'en reçois tant de bien! Il devait faire, avec quelques amis, qui l'avaient invité, une partie à Montmorency. Il a pensé qu'il me serait agréable d'en profiter, et aussitôt, il m'a fait prévenir de préférence à tant d'autres qu'il connaît depuis plus longtemps que moi.”

Cependant depuis 1824 Quinet avait commencé sa traduction de Herder. La besogne allait bien; mais trois volumes à traduire ne sont pas une petite affaire. Le jeune homme s'adonnait avec ardeur et patience à cette œuvre, sachant “qu'il serait par elle utile à son pays en y introduisant un des plus grands génies qui aient paru dans le monde.”

Ce qu'il avait déjà fait connaître de sa traduction à ses amis lui attire mille louanges. Il commence dès lors à être connu dans le monde littéraire et savant. On lui procure des collaborations à plusieurs revues sérieuses. Enfin ce grand ouvrage qu'il prépare depuis de longs mois est attendu avec impatience par ses connaissances qui déjà répandent son nom et son talent dans leur société d'élite.

En même temps que cette traduction, nous voyons que le jeune Quinet travaille à d'autres œuvres. Il a commencé son introduction à la philosophie de l'histoire de l'humanité, et rêve déjà son Alavérus, “un grand sujet neuf et hardi, où tous les sentiments moraux, tous les souvenirs, le monde entier prennent place,” écrit-il à sa mère. Il travaille énormément, toujours content, toujours heureux, car “son alliance est faite avec la force morale, et cela pour jamais.”

Un seul regret altère cette paix de l'âme, c'est d'être éloigné de sa mère “dont rien ne le distrait un seul instant de sa vie.”

“Toutes mes joies sont les tiennes, écrit-il (p. 365), et quand je te raconte si au long le bonheur que j'ai avec mes amis et mes études, c'est au moins autant pour te faire partager mes plaisirs intimes que par le besoin de me les retracer.” Sans le souvenir de cette mère, il ne peut ni penser, ni lutter, ni vivre. Pour elle il abandonnerait tout, oui, tout! même sa carrière, ses études, son génie:

“Ah! s'écrie-t-il (p. 374) en apprenant une indisposition de cette mère adorée, si tu es malade, tous ces hommes que je vois, toutes mes études, toutes mes joies sont perdus!”

Il faudrait citer chaque page de ce livre si nous vou-

lions montrer jusqu'à quel point l'amour de sa mère le possédait, et c'est certainement cette inébranlable affection qui lui donne cette énergie et cette paix intérieure.

Vers la fin de 1825, Edgar Quinet, après ces premières luttes de l'adolescence pour se frayer une entrée dans le rude chemin qu'il entreprend, Quinet, dis-je, peut prendre un instant de repos et contempler avec complaisance le progrès que lui a déjà fait faire ce premier effort.

"Mes études, ma carrière qui s'éclaircit, les excellents amis que j'ai rencontrés, vivifient mon âme et chaque jour est un bienfait que je reçois."

L'homme est alors complètement formé en lui, et les mauvais souvenirs du passé sont irrévocablement bannis. Ecoutez-le :

"Hier, j'ai passé la journée dans la forêt de St-Germain. Je suis resté plusieurs heures à m'interroger en moi-même sur la différence de situation d'esprit où je me trouvais l'an passé à pareille époque. Je me suis bien assuré que mon année n'avait été perdue d'aucune manière, ni pour les jouissances que j'ai rencontrées, ni pour les progrès et les espérances positives."

N'oublions pas que, juste un an auparavant, il se trouvait dans ce bouleversement moral, occasionné par un misérable amour, et dont j'ai essayé de rendre compte plus haut.

Maintenant, quel changement s'est opéré dans l'âme de ce jeune homme ! Le voilà aujourd'hui fort et confiant, qui, laissant de côté de vaines sensibleries, s'occupe de grandes questions philosophiques et écrit à sa mère :

"L'état où je suis arrivé est un état de force et de paix. Le triomphe du bien me paraît une chose claire comme la lumière, et il me semble que je commence à comprendre l'ordre et l'harmonie du monde moral."

Enfin, s'interrogeant du fond de l'âme, le voilà qui se sent déjà assez fort pour formuler fièrement et nettement sa profession de foi et le programme des œuvres futures qu'il porte en germe dans son esprit.

"Mes sentiments sont sérieux et pénétrants ; je serai donc sérieux. Mais tout ce que je pourrai, je le ferai pour émouvoir, pour populariser, pour élever au grand. Tout ce qui me semblera faux, calomnieux à l'homme, je le repousserai avec horreur, dussé-je perdre par là l'occasion de rire aux dépens de mes propres convictions. Je chercherai en tout à être large, plein, pittoresque si je puis, original par l'imagination, spirituel contre la légèreté et la mesquinerie !"

Et cela sans se préoccuper des personnalités banales qui peuvent être froissées par la franchise de sa parole, car il le dit plus loin :

"J'en suis arrivé à comprendre qu'il faut aller au large sans trop se représenter ce qui va s'en suivre pour tel ou tel qui vous écoute."

Ce généreux programme formulé à 22 ans, d'une façon si nette, nous savons tous comment cet illustre génie l'a rempli jusqu'à son dernier jour, sans jamais en dévier d'une ligne, avec une persévérance, une foi, une énergie, que l'exil, les persécutions, les déboires de toutes sortes n'ont jamais fait que grandir. C'est là vraiment la plus grande gloire de Quinet, de pouvoir

être compté parmi les quelques génies d'élite, épars dans l'humanité, qui depuis leur premier pas dans la vie jusqu'au dernier, ne sont jamais une seule fois sortis du droit chemin, tracé devant eux par une main divine.

Aussi les lettres de Quinet seront-elles lues avec avidité. Aux jeunes gens surtout elles seront salutaires au suprême degré. Cette lutte d'un adolescent contre mille obstacles et cette éclatante victoire remportée en dépit de tout ; cette confiance en soi, bien éloignée de la moindre présomption, et soutenue par l'amour d'une mère sublime, offre aux jeunes cœurs ambitieux un spectacle régénérant qui, leur faisant faire un fécond retour sur eux-mêmes, les poussera à imiter cet exemple magnifique d'énergie et de grandeur.

Ayons tous un but dans la vie, grand ou petit, qu'il soit prochain ou perdu dans la brume de l'avenir, qu'importe si nous nous disons comme Quinet :

"Je finirai bien par me tirer de l'ornière !" et si nous faisons comme lui une alliance pour jamais avec la force morale.

C'est là certainement ce qui a sauvé Quinet de son caractère sentimental et trop impressionnable. Ayant toujours devant les yeux le noble but qu'il s'était donné dès le commencement de sa carrière, il a pu détourner et fuir les vaines pensées qui assaillaient son cœur pour le pousser dans une autre voie mauvaise ; soutenue surtout qu'elle était cette indomptable énergie par l'amour éclairé de sa mère, esprit supérieur, toujours prête à conseiller, à guider celui de son fils par elle, depuis le berceau, nourri pour le bien, formé pour le beau, poussé vers le grand.

Ici, Messieurs, je saisis avec empressement l'occasion de confirmer les grandes idées dernièrement émises par votre collègue M. Turpin, en prenant pour preuve éclatante de ses opinions, cet exemple irrécusable de la vie de Quinet, où la mère joue un si grand rôle.

"Organe essentiel de toute civilisation, le rôle de la femme est tracé. La mère commence l'éducation de son fils et de sa fille pour en faire un homme et une femme, etc." — *Du mouvement et de ses transformations dans l'hérédité*. Voir Livraison 2me, Tome 2.

Devoir sublime, Mme Quinet l'avait compris d'une façon sublime et s'en acquitta comme nous l'avons vu. L'éducation forte qu'elle donna à son fils, ses soins incessants, son amour toujours vivifiant façonna le génie du grand homme d'une telle manière qu'aujourd'hui nous pouvons le mettre fièrement en parallèle avec les plus hautes personnalités du monde et de tous les siècles ; de même que l'admirable conduite de Mme Quinet l'égale de son côté à cette Cornélie, mère des Gracques, qui élevait ses enfants pour la Patrie et sa gloire, sans souci de l'assassinat sacrilège qui devait arrêter leur essor.

Lisons donc et relisons tous ce beau livre ; oui, tous ! jeunes et vieux ! Que nous visions à la gloire, ou plus modestement au bonheur tranquille dans le sein de la famille, c'est toujours le même chemin aride que nous devons parcourir pour en arriver là ; c'est toujours la vie que nous avons à traverser.

Or ce qui nous soutiendra jusqu'au bout du voyage, c'est la "volonté." Elle seule fait triompher des obs-

tacles et atteindre le but, quel qu'il soit. En nous mettant en route, il faut donc remplir nos gourdes aux sources de ce divin Cordial, et l'une des plus abondantes, l'une des plus fortifiantes que je sache, c'est vraiment ce petit volume de 300 pages.

Le Bulletin de la Société d'acclimatation de Paris, numéro de Juillet, à été reçu. Lecture est donnée d'une lettre adressée d'Égypte à M. Drouyn de l'Huys, dans laquelle il est question du cotonnier bamieh. Le coton qu'il fournit à été classé à Liverpool entre le *Fair* et le *Good Fair*.

Deux nouveaux petits sacs de graines, envoyés par la Société d'acclimatation, ont été reçus.

M. le Docteur Charles Deléry, membre correspondant, offre à l'Athénée ses *Chroniques Indiennes*, ouvrage inédit. Le Secrétaire lit la dédicace et la préface qui accompagnent l'œuvre de notre distingué collègue; nous les donnons ci-dessous.

CHRONIQUES INDIENNES.

DÉDICACE.

C'est aux populations créole et française que je dédie cet opuscule, probablement l'un des derniers échos, en Louisiane, sous forme de livre, de la langue française qui fut si chère à nos pères. En effet, comment séparer deux populations unies par les liens sacrés d'origine, de religion et de langage? Lorsque il y a deux ans le premier coup de canon retentit sur les bords du Rhin, mêmes furent leurs émotions, leurs vœux et leurs espérances. Plus tard, quand la lugubre nouvelle de la grande catastrophe arriva jusqu'ici, leurs immenses douleurs se fondirent en une seule. Aujourd'hui qu'il s'agit de travailler à la restauration de cette noble et généreuse France, elles mettent en commun pour l'accomplissement de cette œuvre de réhabilitation, tous leurs efforts, toute leur énergie et tout leur amour.

PRÉFACE.

Ce n'est pas une étude dépourvue d'intérêt que celle de ces tribus nomades que Christophe Colomb trouva en possession de ce continent lorsqu'il en fit la découverte en 1492. Frappé tout d'abord de leur ressemblance avec les peuples des Indes Orientales et de l'Hindoustan, il leur donna le nom d'*Indiens* sous lesquels ils sont aujourd'hui aussi bien connus que sous celui de sauvages.

Le monde ne connaît guère les sauvages que par les actes de barbarie qu'ils ont exercés, *par voie de représailles*, sur les européens. Notre race a intérêt à cacher, ou du moins à atténuer, quand l'évidence est trop forte, les atrocités dont elle s'est rendue coupable envers la nation des peaux rouges, jetée, personne ne sait au juste comment, sur le sol et dans les forêts vierges de ce continent. Mais qu'y faire? les crimes des peuples restent impunis: le nombre échappe à toute responsabilité.

Toujours est-il qu'avant la découverte de Colomb, ces peuplades étaient exclusivement en possession de ces vastes contrées, se fesant, il est vrai, la guerre

entre tribus rivales, mais ne s'éloignant nullement en cela de la coutume des peuples soi-disant civilisés de l'Europe qui, depuis des siècles, se font comme un devoir de s'entre-égorger périodiquement, poussés par l'ambition, l'orgueil, la vanité; heureux quand ce n'est pas pour satisfaire les caprices sanguinaires de quelque courtisane royale.

Ce sont ces malheureux peuples, vivant presque exclusivement de la chasse, observant une sobriété et pratiquant une hospitalité admirées de tous les voyageurs qui ont séjourné parmi eux, ce sont, dis-je, ces malheureux peuples dont les nations qui se piquent de civilisation ont commencé depuis quatre siècles et poursuivent aujourd'hui l'extermination.*

Il est vrai que les indiens paraissent doués, en général, d'une nature spéciale, hostile à notre civilisation, mais cette aversion est-elle innée? Ne proviendrait-elle pas de la férocité, à leur égard, des premiers envahisseurs et de la mauvaise foi que le gouvernement actuel met dans l'accomplissement des engagements pris avec eux? Ne voit-on pas tous les jours notre propre gouvernement empiéter sur les terres qui leur ont été cédées, comme indemnité, et cela pour y construire des voies ferrées dont l'effet est d'éloigner le gibier qui fournit à ces déshérités leur chair pour nourriture, et leurs peaux pour vêtements? Où doit s'arrêter ce système d'empiètement qui, poussé à ses dernières limites, ne laissera d'autre asile à l'indien que l'immensité des mers?

Cependant, l'exemple, d'une part, de plusieurs tribus sauvages qui se sont civilisées au point, non seulement de s'adonner à l'agriculture, mais encore d'imprimer leurs pensées dans leur propre idiome, d'un autre côté mille traits de dévouement, de générosité, de grandeur d'âme que relatent des voyageurs dignes de foi, prouvent également que l'indien n'est pas aussi dépourvu qu'on le pense de ces qualités de cœur et d'esprit sans lesquelles tout progrès est impossible. S'il était vrai, toutefois, que le cœur et l'esprit du sauvage fussent hermétiquement fermés à toute idée de civilisation, à toute aspiration élevée, à tout sentiment du progrès, oh alors ce ne serait plus à lui qu'il faudrait s'en prendre d'une si déplorable imperfection; il faudrait remonter plus haut.

Perrin du Lac—voyage dans les deux Louisianes, 1805—fait les réflexions suivantes:

“ Quoique j'eusse souvent eu occasion de voir les peuplades sauvages qui avoisinent les parties habitées de la Louisiane, je n'étais pas moins empressé de connaître celles qui, ayant des relations moins directes avec les blancs, n'ont pris qu'un petit nombre de leurs vices. Je partis donc pour le Missouri et m'arrêtai d'abord chez les *Kancès* qui voient assez fréquemment les peuples civilisés. Je les trouvai bons, justes, généreux, mais adonnés aux liqueurs fortes dont ils boivent avec excès quand ils peuvent s'en procurer. Dans les relations de commerce, je distinguais aisément ceux qui avaient souvent traité avec les blancs de ceux qui, n'en ayant jamais vu, conservaient toute leur droiture.”

Le Docteur Livingston—*Voyage dans l'Afrique mé-*

* Il y a quelques semaines de cela, un officier américain sur prit, à Montana, un Wigwam rempli de femmes et d'enfants qui furent égorgés sans pitié. En tuant le germe, la besogne est plus prompte. *Time is money.*—15 Septembre, 1877.

ridionale—fait la même observation à l'égard des africains. Ceux de l'Afrique centrale qui n'ont pas eu de rapports avec les européens sont, dit-il, bons et hospitaliers : il en est tout autrement, ajoute-t-il, de ceux qui vivent sur le littoral ; ceux-là ayant été les victimes de notre cupidité, ont conçu pour les blancs une haine violente." Une civilisation qui n'engendre que la haine!

Voici le portrait que fait des indiens le Dr. Charles Lebeau—Aventures du Dr. Chas. Lebeau, etc., parmi les sauvages de l'Amérique Septentrionale, 1738—:

"Ils sont peu caressants et font peu de démonstrations ; mais nonobstant cela, ils sont bons, affables et exercent envers les étrangers une charitable hospitalité qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Oui, je puis avouer que depuis mon retour dans cette partie du monde—la France—qui passe pour la plus belle, la plus policée, une disgrâce outrée ne cessant de me poursuivre, je me suis souhaité plus de cent fois parmi ces peuples que nous nommons barbares."

Un des traits caractéristiques de l'indien, c'est son amour passionné, poussé jusqu'au suicide pour la liberté et l'indépendance : en voici un exemple cité par l'inca Garcilasso de la Véga :

"Les Espagnols débarquèrent dans cet endroit—Cap St-Hélène—et les habitants de la contrée qui n'avaient point encore vu de navires, les vinrent considérer comme choses surprenantes. Ils s'étonnèrent aussi de voir les habits des étrangers, et de voir des hommes avec de la barbe. Mais cela ne les empêcha pas de les recevoir obligeamment, car ils leur donnèrent des peaux de martre, quelque argent et de la semence de perles. Les Espagnols leur firent d'autres présents et les engagèrent, par leurs caresses, à visiter les vaisseaux. Les indiens qui se fiaient à ces apparences d'amitié entrèrent, au nombre de cent trente, dans les navires. Nos gens lèvent aussitôt l'ancre et vont à toute voile vers St-Domingue.* Mais des deux vaisseaux il n'en arriva qu'un au port, et même ils ne profitèrent pas de leur prise. Ces pauvres sauvages au désespoir d'avoir été trompés s'abandonnèrent à la douleur et se laissèrent mourir de faim."

J'aurai l'occasion de citer, dans le corps de ce travail, bien d'autres exemples de la passion de l'indien pour la liberté et de son horreur pour la servitude : mais en voici un second entre mille que relate Garcilasso et qui mérite l'honneur d'être rapporté :

"Du reste, après la bataille, il se trouva dans Mauvila—aujourd'hui Mobile—un indien qui avait chargé les Espagnols avec tant de furie que, durant la chaleur du combat, il ne s'était pas aperçu du carnage qu'on avait fait de ses compagnons ; et comme la rage avec laquelle il se battait fut passée, et qu'il reconnut le péril où il était, avec le malheur de son parti, il gagna en diligence les remparts pour tâcher de se sauver à la campagne. Toutefois, voyant l'infanterie et la cavalerie espagnoles répandues çà et là, il perdit toute espérance d'échapper. Il ôta la corde de son arc, en attacha un bout à une branche d'arbre que l'on avait laissée entre les pièces de bois du rempart, et l'autre à son cou et se laisse tomber du haut du rempart en bas, et s'étrangle. Quelques soldats coururent à son secours, mais quand ils arrivèrent il était

* La traite des sauvages se pratiquait alors.

mort. Cette action fait voir le courage et le désespoir des indiens puisque le seul qui s'était sauvé du combat aima mieux se faire périr que de tomber au pouvoir de ses ennemis."

Quant à la religion, celle des sauvages, comme on le verra dans le contexte de cet opuscule, est un tissu d'absurdités et de pratiques superstitieuses, mais les relations des voyageurs qui ont été à même de vérifier leur conversion au christianisme permettent de croire que, dans le principe du moins, il n'était pas si difficile de les ramener à la saine et salutaire doctrine de l'évangile. Voici ce que dit, à ce sujet, le Sr. Lebeau des Hurons convertis par les PP. Jésuites :

"On peut dire, avec vérité, que les Hurons, dans très peu de temps, n'auront rien plus de sauvages que le nom. Ils commencent à se familiariser avec les français et les canadiens, chantant en leur propre langue, toutes les prières, hymnes et psaumes que l'on chante journallement dans l'église romaine. Je puis certifier que mes deux conducteurs Hurons, entre leurs dévotions du matin, du soir et de leurs repas ne se seraient mis dans leur canot, qu'ils n'eussent auparavant adressé leurs prières à Dieu."

Je ne veux pas prolonger davantage cet avant-propos bien que j'aurais encore à signaler beaucoup d'autres qualités des indiens, tels que leur dévouement, leur reconnaissance, leur sobriété, leur exactitude à remplir les engagements pris, la solidité de leur attachement, etc., etc. J'aurai l'occasion dans le cours de cet ouvrage de parler de toutes ces choses et de fournir des exemples à l'appui.

Grâce à une collection de vieux ouvrages que je possède sur le sujet, ouvrages écrits sans parti pris par des hommes de bonne foi qui ont vécu dans l'intimité des indiens, possédant toute leur confiance, ayant appris à les aimer et su aussi se faire aimer d'eux, j'espère pouvoir offrir au public une lecture à la fois intéressante et instructive.

Ces documents, rares aujourd'hui, je les dois à l'obligeante amitié de feu Chs. Derbigny dont la mémoire ainsi que celle de son père, ancien gouverneur de la Louisiane, se perpétuera dans les annales de l'Etat aussi bien que dans les cœurs louisianais.

Le but que je me propose est de tracer un portrait complet de l'indien, comprenant ses mœurs, ses coutumes, ses idées religieuses, sociales, politiques, médicales, etc., etc. Ses défauts et ses vices n'étant que trop connus, je m'appliquerai surtout à mettre en relief les nobles qualités que le ciel lui a départies, sans reculer au besoin, devant la peinture des instincts barbares dont sa nature est souillée et qui en feraient un monstre digne d'être étouffé s'ils n'étaient atténués par quelques vertus élevées, indiquant assez qu'ils sont de la même source que nous, puisque comme nous ils portent l'empreinte majestueuse des puissantes mains qui l'ont créé.

Il va sans dire que je m'adresse aux esprits impartiaux qui pèsent le pour et le contre et ne se laissent pas induire à erreur par des récits parfois approchant malheureusement de l'exagération, mais souvent aussi exagérés à dessein et toujours intéressés.

J'avoue qu'il est difficile de trouver de l'impartialité dans un pays qui compte journallement nombre de victimes égorgées par les sauvages. Mais pour juger

sainement et demeurer juste, il faut remonter à l'origine des choses et s'assurer de quel côté sont les premiers torts. Il faut tenir compte de ce fait capital que les premiers européens descendus sur ce continent, soit disant au nom de la civilisation, mais en réalité poussés par une cupidité frénétique, se sont hâtés de commettre sur les indiens des actes d'atrocité qui ne permettent guère de les distinguer de ces barbares. *Indé iræ.*

Les états du Nord qui viennent de faire du Sud une seconde Pologne où l'odieux le dispute au grotesque, se sont épris, avec préméditation, d'un amour morbide pour la race africaine. Dans cette passion qui serait louable si elle était sincère, si elle n'exploitait pas cette race ignorante dans un but politique, il est vraiment difficile de démêler l'amour réel qu'il y a pour le noir d'avec la haine qu'il y a pour le blanc du Sud.

L'histoire est pleine d'exemples de ces sentiments haineux ou égoïstes prenant le masque de la philanthropie. Les *têtes rondes* n'ont pu encore oublier les *cavaliers*. Comme l'amour, la haine a des racines vigoureuses et il est difficile de dire lequel des deux les pousse plus profondément dans le sol, témoin, entr'autres exemples, la hideuse scène des orangistes qui a ensanglanté dernièrement les rues de New York.

Que ces peuples du Nord jettent donc un œil compatissant sur la nation des peaux rouges, puisque c'est à eux qu'appartient exclusivement, en ce moment, le gouvernement du pays, et qu'ils s'efforcent de l'annexer, au moins comme satellite, au peuple de la destinée manifeste. S'il est vrai, comme l'a dit le célèbre Lammennais que chaque peuple est une pensée de Dieu, il faut reconnaître que le peuple indien est la plus haute expression de l'idée de la liberté, mot vide de sens aujourd'hui que la soif de l'or et la vénalité ont tout envahi jusqu'au cœur du Capitole.

Miscellanées.

UNE COLONIE FÉODALE EN AMÉRIQUE.

PAR M. RAMEAU.

MONSIEUR F. TUJAGUE : —

Monsieur le Président,

Le comité chargé par vous d'adresser à l'Athénée un compte-rendu de ce livre a l'honneur de lui présenter le résumé de ses impressions.

Après les commentaires si nombreux et si judicieux consacrés par la presse à cette œuvre, il était difficile de l'analyser de nouveau sans tomber dans des redites; mais même en tournant cet écueil, il était malheureusement impossible d'en éviter un autre plus redoutable pour nous, — celui d'une comparaison fâcheuse avec les écrivains de talent qui ont traité ce sujet. Cependant, chargés d'une mission, il nous fallait la remplir dans la mesure de nos forces. Nous avons entrepris notre tâche, comptant, avec raison, croyons-nous, sur l'indulgence de l'Athénée.

I.

On a écrit depuis longtemps que les Français ne sont point colonisateurs. Le livre de M. Rameau constate un phénomène curieux: il démontre que de tous les gouvernements qui se sont succédés en France, depuis Henri IV jusqu'à Louis XV, aucun n'a sérieusement favorisé ni même compris la colonisation; —

mais que les Français, comme individus, sont d'habiles et d'énergiques colons.

L'histoire si intéressante, si poétique de l'Acadie fait ressortir en traits éclatants cette vérité. Elle fait même entrevoir, par induction, que si le peuple français eut été soutenu et stimulé par ses rois, l'Amérique du Nord, à l'heure qu'il est, n'appartiendrait peut-être pas à la race anglo-saxonne.

II.

L'œuvre de M. Rameau est l'odyssée du brave petit peuple acadien. Elle est, par ses récits de guerre, une épopée aux proportions restreintes; elle est aussi une pastorale par ses détails champêtres, une idylle par ses harmonies bucoliques, — un livre des plus agréables par son style simple et élégant qui, de la première à la dernière page, intéresse le lecteur et soutient son attention sans jamais la fatiguer. Mais c'est avant tout un ouvrage sérieux, fait de documents authentiques et trahissant des recherches laborieuses et intelligentes.

Ajoutons que l'écrivain, entraîné par les questions sociales et philosophiques qui naissent de son sujet, s'élève parfois à de magnifiques hauteurs et joint au mérite du style l'énergie de la pensée.

M. Rameau a le don, qu'ont seuls les bons écrivains, de grandir les perspectives, d'élargir les horizons. Il trouve dans l'histoire d'une petite et obscure colonie l'occasion de toucher aux plus difficiles problèmes économiques qui s'imposent au penseur et à l'homme d'Etat, et il exprime sur ces questions capitales des idées qui se distinguent, à la fois, par leur justesse et leur profondeur.

Mais où M. Rameau excelle surtout, c'est dans la peinture des scènes de la vie rurale. Quel luxe de détails charmants! quelle série de jolis tableaux champêtres! On peut dire de lui, sous ce rapport, ce que l'on a dit d'un illustre auteur: "Sa plume est un pinceau;" mais un pinceau qui ne vise point à l'effet, qui copie simplement et fidèlement, conservant au paysage ses imperfections, mais aussi ne lui ôtant aucune de ses beautés.

III.

L'écrivain nous introduit dans son édifice littéraire par un portique grandiose. Nous voyons, dès les premiers pas, que nous avons affaire à un architecte habile et de la bonne école. Par le passage suivant, transcrit de ses premières pages on remarquera qu'il donne à son œuvre une large envergure et une singulière portée.

"La colonisation américaine, dit-il, s'est opérée dans des circonstances si particulières, son histoire nous offre des aspects tellement multiples et tellement variés, que plusieurs n'ont même pas encore été effleurés. Non seulement, en effet, le récit historique se poursuit ici, avec son caractère propre qui est de rappeler à la mémoire des générations nouvelles les gestes et les œuvres des générations passées; non seulement il s'agit d'enregistrer les chroniques et la tradition, comme un enseignement salutaire et vénérable que le passé lègue à l'avenir; mais encore cette étude du passé présente ici à nos recherches des phénomènes spéciaux, que nous ne trouvons en aucune histoire. C'est en effet une des occasions rares où l'on puisse, en s'éclairant avec des documents positifs, suivre pas à pas l'établissement et la propagation de la race humaine dans la solitude et au milieu du dénûment de la sauvagerie. Là se révèle la possibilité d'observer sur le vif la marche d'une société humaine à son début, et d'analyser dans cet état embryonnaire la formation de ses mœurs, de ses forces et de ses progrès.

"Mais en même temps se déroulent devant nous les phénomènes si curieux de la multiplication des premières familles, leur expansion dans le désert, la lutte de l'homme isolé contre la nature brutale et hostile. Il se trouve ainsi que l'histoire de ces petites peuplades européennes, transplantées dans le Nouveau-Monde durant le dix-septième siècle, offre souvent des similitudes très-prononcées avec celles des migrations antéhistoriques, qui préoccupent aujourd'hui nos esprits à juste titre. On peut donc puiser dans ces chroniques écrites des enseignements utiles et féconds, qui jetteront, par analogie, une vive lumière sur l'étude des époques primitives, et on limitera ainsi l'influence

toujours trop grande que l'imagination exerce sur les présomptions rationnelles, dans la pénombre des investigations légendaires."

Ainsi l'œuvre, dès le début, prend aux yeux du lecteur un caractère, une importance que ne semblait point lui promettre le titre modeste du livre. Déjà, non seulement l'esprit frivole sait qu'il trouvera dans cette histoire un attrait de curiosité, mais le penseur aussi est averti qu'il pourra y méditer sur des rapprochements instructifs et des déductions savantes.

IV.

M. Rameau suit avec amour, dans les péripéties de leur humble odyssée, ces bons Acadiens dont il dépeint si vivement les mœurs et la physionomie, qu'on les croit voir vivre et se mouvoir devant soi. Disons aussi que ces laborieux colons sont vraiment dignes, sous tous les rapports, des sympathies de l'auteur. Ce ne sont point, en effet, de ces aventuriers avides qui, attirés dans le Nouveau-Monde par l'appât de l'or, ne reculeront pas devant le crime pour le conquérir; ce ne sont point des malfaiteurs qui, fuyant la justice, viennent chercher dans un pays lointain l'impunité et l'oubli de leurs hontes..... Non! ce sont d'honnêtes cultivateurs, d'industriels artisans qui vont, guidés par un noble chef, M. de Poutrincourt, demander par le travail agricole à cette patrie nouvelle un avenir plus riant pour eux, un surcroît de bien-être pour leurs familles. Aussi dès leur arrivée, on ne les voit point courir les aventures, ni s'inquiéter si le pays a des mines et recèle des trésors métalliques; ce qu'ils recherchent, c'est un terrain propre à la culture, c'est un paysage agréable pour y élever leurs demeures et le voisinage de la mer pour envoyer plus tard à la France les produits de leur travail.

C'est à Port-Royal (aujourd'hui *Annapolis*) qu'ils fondent, en 1605, leur établissement,—le premier, dans l'Amérique du Nord, qu'avaient formé les pionniers européens. Plus tard leurs progrès s'étendent à l'intérieur, et leurs possessions finissent par englober tout le pays actuellement connu sous le nom de *Nouvelle-Ecosse*.

V.

M. de Poutrincourt, gentilhomme champenois, "qui avait amassé au service de Henri IV plus d'honneur que de fortune," poursuivait en organisant cette émigration une double idée:—acquérir pour lui et ses descendants de vastes domaines ruraux érigés en fiefs ou seigneuries,—et enrichir du même coup sa patrie de grandes possessions américaines.

Cette double préoccupation, qui fut le mobile des premiers colons, ne cessa d'inspirer leurs successeurs, qui se firent toujours un devoir de rester fidèles à la tradition.

C'est sous l'empire de ces idées que furent conçus les principes économiques qui régissent la fondation de l'Acadie. On voit en effet la pensée féodale présider aux débuts de la colonisation. Ce sont des seigneurs féodaux,—les Poutrincourt, les Biencourt, les Razilly, les d'Aulnay, qui, promoteurs ou chefs reconnus des établissements, obtiennent du gouvernement français des concessions de terres, qu'ils cèdent ensuite par contrat à des tenanciers censitaires.

Mais ici la pensée féodale apparaît sous le sens le plus libéral, le plus moderne, le seul admissible. Les tenanciers sont en même temps propriétaires du sol; ils doivent à leur seigneur une rente perpétuelle, mais si peu onéreuse qu'elle n'est guère que le signe matériel de "l'aveu de foi et hommage au manoir," suivant l'expression consacrée.

Nous trouverions peut-être dans ce système, modifié pour la circonstance, un exemple à suivre par les grands propriétaires ruraux de la Louisiane. Mais ce n'est point ici le lieu de développer ce thème. Nous passons.

"Ce furent, dit M. Rameau, des gentilshommes et de riches bourgeois qui devinrent les promoteurs de l'émigration au dix-septième siècle, dans l'espérance de constituer pour leur famille de grands fiefs au-delà des mers. L'émigration vint alors d'en haut et non d'en bas..... Ce furent des seigneurs qui, ayant obtenu des concessions seigneuriales, vinrent solliciter et engager des familles de cultivateurs et de la suivre, afin de peupler leurs fiefs déserts de feudataires et de tenanciers agricoles."

C'est donc sous ce système de fiefs, emprunté à la division territoriale de la Mère-Patrie, que nous voyons organiser l'Acadie à ses débuts.

Plus tard, quelques tenanciers, plus entreprenants ou plus heureux que leurs confrères, acquièrent eux-mêmes de grands domaines et devinrent seigneurs à leur tour. Tels sont le meunier Thibaudeau, Pierre Mélançon, Mathieu Martin, etc. C'est ce que l'on pourrait appeler la seconde époque de l'histoire de l'Acadie.

VI.

Les débuts de la colonisation furent des plus douloureux, et le récit de ses vicissitudes forme la partie la plus attrayante du livre. Dès leurs premiers pas sur le sol américain, ces malheureux colons se trouvent en présence d'une nature aride et sauvage, sous un climat rigoureux, isolés, par deux mille lieues d'océan, de la Mère-Patrie, et pour ainsi dire abandonnés par elle.

La France qui, sous Henri IV et ses successeurs, n'a pas deviné ce qu'il y avait pour elle, dans ce germe, de richesses et de puissance futures,—la France, ou plutôt son gouvernement, oublie ces courageux pionniers et les laisse livrés à leurs propres ressources. Le découragement cependant ne terrasse point cette poignée d'hommes énergiques. Sous l'inspiration de M. de Poutrincourt et de ses collaborateurs, ils ne songent qu'à conquérir par le travail et à féconder par leur industrie cette terre qui est devenue leur nouvelle patrie et qui renfermera plus tard leur sépulture.

Parmi toutes leurs tribulations, les émigrants des premiers jours eurent la bonne fortune de compter dans leurs rangs un esprit enjonné, ennemi juré de la tristesse, qui jeta la note gaie dans la situation fort sombre et l'éclat de rire au milieu des graves préoccupations des pionniers.

Ce type de gaulois, admirablement décrit par M. Rameau, c'est Marc Lescarbot, avocat du parlement de Paris. Dans un récit fort curieux de l'expédition, il raconte lui-même les motifs qui le déterminèrent à émigrer:

"M. de Poutrincourt, dit-il, me parla de son projet; m'étant alors bien consulté en moi-même, désireux non pas tant de voir du pays que de connaître la terre oculairement, à laquelle j'avais ma volonté portée, et fuir un monde corrompu, je lui donnai parole...."

Tout avocat du parlement qu'il est, Lescarbot ne dédaigne point la bêche ou la charrue, et participe bravement aux travaux agricoles des colons, tout en les égayant de ses réparties.

Pour justifier ses goûts champêtres, il s'autorise des exemples de l'antiquité; il va même les chercher un peu loin. Pour s'encourager, "il se remet, dit-il, devant les yeux notre ancien père Noë, grand roi, grand prêtre et grand prophète de qui le métier était d'être laboureur et vigneron; et les anciens capitaines romains: Serrannus qui fut trouvé semant son champ, et Quintus Cincinnatus qui tout poudreux labourait...."

Lescarbot cumule dans la petite colonie les fonctions de jardinier, d'intendant et de prédicateur. Il est même, à ses heures, un peu architecte. Le fortin qu'on a construit à la hâte n'est qu'une méchante bicoque en bois qui ne peut se défendre même contre l'invasion de l'eau. Lescarbot le fait entourer d'un fossé, ajoute à ses moyens de défense et le rend habitable.

C'est lui qui, en l'absence de M. de Poutrincourt, est administrateur en titre de la colonie naissante — une sorte de doubleur du seigneur. Or, ce philosophe des champs ne se laisse point éblouir par les grandeurs: on le voit se mêler à ses fidèles vassaux, les encourager au travail par son exemple, et les défendre, par sa bonne humeur, contre la mélancolie.

Lescarbot, qui a si bien remplacé M. de Poutrincourt, lui ménage à son retour, une réception quasi-triomphe.

"La nature, bien entendu, en fit les principaux frais, dit M. Rameau, mais on sut en tirer bon parti: ce n'étaient partout que décorations et guirlandes de verdure: une magnificence champêtre cachait la rusticité des édifices de bois et des cabanes; un théâtre même fut dressé où l'on représenta quelques scènes allégoriques; il y eut festin, décharges d'artillerie, et tout autant de bruit que pouvaient en faire en cette solitude une cinquan-

taine d'hommes joints à quelques sauvages, dont les familles servaient de spectateurs."

VII.

Un fait qui frappe et domine l'attention dans cette partie du récit, c'est la sympathie spontanée, l'amitié profonde qui s'établit à première vue, et qui se continue sans nuage pendant deux siècles, entre les Français de l'Acadie et les Indiens qui habitent la contrée.

L'homme de la nature fraternisant, au milieu des forêts vierges du Nouveau-Monde, avec l'homme de la civilisation, c'est là un tableau d'une poésie suprême que le pinceau a déjà reproduit.

Ce rapprochement, sur lequel insiste avec raison M. Rameau, est dû sans doute au tempérament français si expansif et si liant. On ne voit pas, en effet, que les Anglais flegmatiques, et après eux, les Américains, — particulièrement ces derniers, — aient inspiré aux sauvages une affection bien profonde. Il est vrai qu'en leur faisant une guerre d'extermination, on n'a guère cherché le chemin de leur cœur que dans le but d'y diriger des balles....

Les Français de l'Acadie trouvèrent dans l'amitié des Indiens un précieux renfort contre les Anglais de Boston, dont la jalousie complottait sans cesse et exécuta plusieurs fois la ruine de la colonie. Au lieu de traiter en ennemis les Peaux-Rouges, comme d'autres colons, les Acadiens, mieux avisés, s'en firent des auxiliaires et les organisèrent militairement, sous les ordres d'officiers français qui prirent le titre de *Capitaines de Sauvages*.

Parmi ces capitaines se produisit un homme remarquable à plus d'un titre, dont la personnalité tranche dans le cadre et dont les aventures joignent à la vérité historique tout l'attrait du roman.

Ce type étrange, que notre auteur prend plaisir à décrire, est le baron de Saint-Castin, originaire du Béarn.

"Leste et vigoureux comme tous les Basques, dit M. Rameau, il était doué d'une de ces natures vives et fougueuses qui sans agitation et sans imprévu ne connaissent pas de plaisir; il était expert dans tous les exercices du corps, âpre à la fatigue, plein de sang-froid dans le danger et tout rempli d'esprit de ressource dans le besoin. C'était un homme prédestiné pour les aventures et pour les expéditions difficiles...."

Saint-Castin devint l'idole des Indiens Abénakis, au milieu desquels il vivait et dont il avait adopté le genre de vie nomade et presque le costume.

Ce gentilhomme doublé d'un trappeur est certainement l'une des individualités les plus puissantes et les plus originales qui aient paru dans les premiers temps de la colonisation américaine. C'est un héros de roman des mieux réussis, avec cet avantage que son existence et ses aventures sont très-réelles. "Type de chevalerie, dit notre écrivain, légende de montagne, qui a tellement frappé l'imagination des Américains, que cet homme est devenu dans leur primitive histoire une sorte de personnage demi-historique, demi-héroïque."

Saint-Castin, étudié avec soin dans les chroniques du temps, présenterait aux jeunes talents le sujet d'un beau livre. M. Rameau n'a pu parler, pour ainsi dire, qu'incidemment de cet être bizarre, bien qu'il l'ait, en quelques traits, finement dessiné. L'histoire ou plutôt le poème de ce héros fantastique est donc encore à faire. A celui qui entreprendrait de le dépeindre, il paraîtrait aussi étrange au physique qu'au moral lorsque, ayant à décrire un gentilhomme français il trouverait un "seigneur fauve habillé de peaux de bêtes," et ayant au bras sa femme indienne, fille d'un grand chef abénakis.

Saint-Castin rendit à ses compatriotes de l'Acadie de signalés services en contribuant, avec ses fidèles sauvages, à repousser les invasions des Anglais.

VIII.

Nous avons dit que M. Rameau, excellait dans la description des scènes champêtres. Nous ajouterons que ses récits atteignent, sur certains sujets, à la perfection d'un chef-d'œuvre. Pour démontrer, par un exemple, qu'il n'y a rien d'exagéré dans

notre assertion, nous détachons de son fameux chapitre du meunier Thibaudeau une véritable perle.

Bien que la presse louisianaise ait déjà signalé ce morceau ravissant, nous croyons devoir le reproduire; parce qu'il met vivement en relief le talent de M. Rameau; comme styliste et comme conteur.

"En 1702, dit l'écrivain, la fenaison devint l'occasion d'une fête en l'honneur de Thibaudeau: quand tout fut fauché, ramassé en meules et presque rentré, la dernière voiture attelée de quatre bœufs fut ornée de fleurs et de feuillages; le vieux meunier, encore vigoureux malgré ses 74 ans, se hissa au sommet avec sa femme et sa future belle-fille; toute la jeunesse, hommes et femmes, se groupa autour du charriot, tandis que Jean-François Brossard et Germain Savoye, les doyens d'âge, se mettant à la tête des bœufs, ouvraient la marche. Le cortège arriva ainsi jusqu'au manoir, riant, chantant, folâtrant et poussant des hurras.....

"Le soleil, quoique déjà sur le penchant, était encore dans tout son éclat, le paysage resplendissait de vie, la voiture, que le soleil prenait de flanc, était enveloppée de ses rayons dorés, et les cheveux demi-flottants du patriarche, légèrement agités par le Zéphyr, brillaient sous cette lumière en reflets argentés. Ce vieux pionnier aux habitudes rustiques, d'un caractère rude et peu familier avec les délicatesses du sentiment, se trouva pourtant ému par cette scène; en remerciant ses enfants, ses amis, ses censitaires, en jetant un long regard fier et satisfait sur toute cette œuvre qui était la sienne, les larmes le gagnèrent avec une sorte de mélancolie, comme s'il eût prévu que cette fête était sans lendemain et cette bénédiction la dernière qu'il eût à donner aux hommes et aux choses de ce pays, qu'il ne devait plus revoir!"

Ce tableau, où le fluide poétique abonde, rappelle les plus heureux traits des *Georgiques* de Virgile et présente à l'esprit une image souverainement belle.

Cette nature sereine et ensoleillée, ce patriarche en cheveux blancs bénissant, du haut de son trône rustique, les générations qui lui succèdent, cette joie si naïve et si franche de ceux qui l'entourent et qui lui forment un cortège respectueux,—tout cet ensemble de bonheur et de pureté, d'où se dégage une douce émotion, repose les yeux et dilate le cœur!

Dix pages comme celle-là font la fortune d'un livre. L'œuvre de M. Rameau en est richement pourvue. On n'est donc point surpris que la presse française et franco-louisianaise lui ait fait un si chaleureux accueil.

IX.

L'histoire de l'Acadie, comme celle du Canada, nous offre un rare exemple d'énergie et de persévérance. Elle nous met en présence de deux centres de colonisation représentant deux nationalités dont l'antagonisme séculaire, après avoir commencé en Europe, se continue dans le Nouveau-Monde. L'un de ces centres, alimenté par un mouvement régulier et très important d'immigration, est de plus soutenu par toute la puissance de l'Angleterre; l'autre, quoique le premier en date, reste numériquement faible par l'absence de recrues et par la déplorable apathie des gouvernements français. Cependant, malgré une énorme disproportion de forces, ce dernier centre, qui est l'Acadie, résiste avec succès pendant cent-cinquante ans à l'absorption et maintient son autonomie: il ne succombe que dans la suite des temps et sous l'effort répété de masses vingt fois plus nombreuses.

Dans cette lutte inégale,—lutte homérique, pourrions-nous dire, d'un contre vingt où de glorieuses défaites servirent à relever l'héroïsme des vaincus,—dans cette lutte, dont la possession de l'Amérique du Nord était le prix, les colons français de l'Acadie et du Canada déployèrent contre leurs puissants adversaires des merveilles de courage et de ténacité.

Si la France, moins absorbée par sa politique européenne, eût consacré au développement de ses possessions d'Amérique une part sérieuse de ses moyens d'action, si jetant dans la balance le poids de son épée elle eût rendu les chances égales, cette fameuse

dispute aurait eu sans doute un autre dénouement : car ces robustes et hardis colons étaient de taille à conquérir le Nouveau-Monde.

Mais en présence du rapide et prodigieux développement matériel imprimé par la race anglo-saxonne à ce vaste continent, il est permis de douter que ce pays eût été, sous d'autres maîtres, réservé à de plus hautes destinées.

L'histoire de l'Acadie se termine par une catastrophe. L'Angleterre devenue par droit de conquête, maîtresse de cette colonie, y constata d'un œil inquiet la force de résistance et la faculté extraordinaire d'expansion de la race française.

On vit alors cette grande nation méditer dans le silence du cabinet un projet dont l'histoire lui a déjà demandé un compte sévère. Elle résolut d'exiler de leur pays bien-aimé et de disperser aux quatre vents ces honnêtes et vaillantes populations : elle arrêta ainsi dans leur essor ces colonies hostiles qui pouvaient plus tard menacer sa puissance et mettre en péril sa suprématie.

Cette exécution cruelle eut lieu en 1755.—cent-cinquante ans après l'arrivée des premiers colons français à Port-Royal.

Nous ne redirons pas ici les péripéties et les douleurs de cet exode. Nous ne voulons pas déflorer, par une pâle analyse, le récit si pathétique, si émouvant de M. Rameau. C'est par la même raison que nous avons omis certains passages saillants de son livre. Ses lecteurs nous sauront gré de leur avoir laissé tout l'imprévu de leurs émotions.

DE L'H DITE ASPIRÉE.

Je vais vous soumettre mes réflexions sur une bien petite question puisqu'il ne s'agit que d'une lettre et, contre mon habitude, je vais contester ce qui est reçu de tout le monde, ce qui fait partie de l'enseignement, ce qui semble aller de soi à force d'habitude et cependant ce qui est faux et incorrect.

A Dieu ne plaise que j'aie cherché noise à des anomalies du langage consacrées par l'usage ; "il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que vous et que moi, c'est tout le monde : " en pareil cas, faisons donc comme tout le monde. Mais lorsqu'une erreur aussi flagrante que le paradoxe de l'H aspirée se glisse dans la didactique, nous avons le droit de crier à la réforme, parcequ'elle est juste.

Je vous dirai donc tout de suite qu'il n'y a pas d'H aspirée et j'appuierai ma thèse d'assez de preuves et de considérations pour vous en convaincre.

Si vous considérez, au point de vue physiologique, l'effort vocal qu'il faut faire pour prononcer l'H, l'H proprement dite enfin, comme on la prononce dans *haine*, *hair*, *honte*, et ainsi que nous le faisons en anglais où elle est toujours forte, vous verrez qu'au contraire c'est l'H expirée qu'il faudrait l'appeler. Loin de moi la pensée de vous faire renouveler la scène si comique du Bourgeois Gentilhomme (1) où Monsieur Jourdan est émerveillé du mécanisme de l'émission des sons. Mais si vous voulez bien vous exercer un peu sur quelques mots pris au hasard dans notre vocabulaire français et dans lesquels l'H se prononce, vous serez bien vite convaincus de la justesse de mes remarques.

Nous serions donc portés à changer tout simplement de terme et à dire l'H expirée, mais cela ne serait pas plus juste et soulèverait l'ire des puristes, qui, comme vous le savez, n'ont pas encore pardonné à Racine, son héros expiré de Phèdre. Jugez de nous !... N'attirons donc pas inutilement l'attention des censeurs à outrance.

Tout son, toute articulation nécessitent le concours synergique d'une foule d'organes dont l'ensemble donne l'idée d'un instrument à vent dans lequel l'air expulsé est l'agent principal. Pour revenir à notre sujet, quand tout l'air a été expulsé du poumon, il faut nécessairement *aspirer*, ou, à plus proprement parler, *inspirer* pour le remplir de nouveau. Cette fonction fonamen-

tales n'est pas spéciale à l'articulation d'un son, d'une lettre, mais bien à tous les sons, à toutes les lettres en général, avec les modifications nécessaires à la durée, l'élévation, la qualité et la quantité du son.

En français, dans les mots tirés du grec, la lettre H est simplement étymologique, mais elle ne conserve pas toujours ce caractère de l'esprit dur qu'elle est chargée de représenter surtout comme initiale.

Quelques exemples, que l'on pourrait multiplier à loisir, nous feront mieux juger la question :

Dans *Abraham*, ainsi que dans plusieurs autres noms propres tirés du grec, elle est épenthétique. Elle est introduite entre les deux alphas de *Abraàm* et fait prononcer ce mot en trois syllabes. Héma, (dans les composés *hématurie*, *hématénèse*, etc.), dont l'h est muette cependant, vient de *àima* dont la diphthongue *ai* est surmontée de l'esprit dur.

Héros dont l'h est dure, ou naturelle devrait-on dire, vient de *eros* avec l'esprit dur sur l'eta ; par contre *Hélio* (dans les composés *héliotrope*, *héliostat*, etc.), et dont l'h est muette, vient cependant de *èlios*, ayant aussi l'esprit dur sur l'eta.

Hellène et *Hecto* (ce dernier dans les composés *hectolitre*, *hectogramme*, etc.), ayant tous les deux l'h muette, viennent cependant respectivement de *èllenes* et de *èkaton* ayant tous les deux l'esprit dur sur l'epsilon.

Homo (dans les composés *homogène*, *homologue*, etc.), avec l'h muette, vient de *òmos* avec l'esprit dur sur l'omicron.

Enfin, anomalie capitale, *Hystérie*, où l'h est muette, vient de *ýstera* et nous savons que l'esprit dur n'est pas ici accidentel comme sur les autres voyelles et les diphthongues, mais constant sur l'upsilon initiale.

Dans les mots tirés du latin la transcription n'est pas plus fidèle, l'h est muette dans huile et dans huitre qui viennent respectivement de *oleum* et de *ostrea* orthographiés sans h en latin ; tandis qu'elle est dure, ou se prononce, dans haut et huit qui viennent également de *altus* et de *octo* sans h initiale ou étymologique, etc., etc. Encore, *humain* et *harpe* viennent de *humanus* et de *harpà*, ayant l'h initiale en latin, mais malgré tout dans le premier l'h ne se prononce pas en français et dans le second elle se prononce.

Haïr vient du gothique *hattan*, l'h se prononce dans les deux, etc., etc.

Si c'était le lieu de montrer les affinités de l'h comme modificatrice des sons dans les diverses langues, nous en parlerions, mais ce serait sortir de notre sujet. Bornons-nous donc à la lettre H en français et considérons en la véritable valeur.

Il est évident que l'H n'est ni voyelle ni consonne, qu'elle n'est qu'un symbole, que l'expression d'une accentuation particulière, portant sur la voyelle qui la suit. Cette accentuation a été appelée à tort aspiration. Elle joue encore un autre rôle intéressant, car elle modifie aussi le son de deux consonnes ; veuillez bien suivre avec moi, Messieurs, son emploi dans le corps des mots et j'ai fini.

1o. Après le *p* elle produit avec cette lettre le son simple *fe* comme dans *physique*, *phénomène*, etc., etc.

2o. Après le *c* elle produit le son chuintant *che* comme dans *chemise*, *chemin*, *chapeau*, et j'ajoute

3o. Comme initiale le son *he* comme dans *hauteur*, *haine*, etc.

Nous avons donc après cette analyse la gradation *fe*, *che*, *he* où il nous sera de toute impossibilité de saisir la moindre *aspiration*, dans l'une ou l'autre de ces trois positions de la lettre H en français.

Nous concluons donc qu'on doit définir l'H initiale simple, sans qualificatif, comme se prononçant toujours et communiquant à la voyelle suivante une accentuation analogue à l'esprit dur des grecs, comme dans les mots déjà cités, excepté les cas nombreux, ou par raison d'euphonie ou arbitrairement, elle est muette, caractère presque propre à la langue française. Rien de plus simple, je crois.

(1) Aote II, Scène VI.

POÉSIE.

Camille Thierry dont nous donnons deux pièces de vers naquit à la Nouvelle-Orléans, au mois d'Octobre de l'année 1814. Il quitta son pays natal pour aller s'établir à Bordeaux en 1855, laissant ses affaires entre les mains d'un mandataire infidèle qui lui fit perdre la plus grande partie de son patrimoine. Revenu à la Nouvelle-Orléans, en 1874, Camille Thierry fit avec son chargé d'affaires, un arrangement en vertu duquel ce dernier devait lui faire passer en France, mensuellement, la modique somme de cinquante piastres: Peu de temps après il s'embarqua de nouveau pour la France. A peine y était-il depuis quelques mois qu'il reçut la nouvelle que son débiteur pour se libérer vis-à-vis de lui, s'était brulé la cervelle. Thierry sans ressources, accablé de chagrins, mourut à Bordeaux au mois d'Avril 1875.

DR. ARMAND MERCIER.

L'AMANTE DU CORSAIRE.

Petit oiseau de mer, toi qui reviens sans doute
D'un rivage lointain,
Oh! dis-moi, n'as-tu pas rencontré sur la route
Le svelte brigantin?

N'as-tu pas, fatigué, sur son grand mât qui penche
Dormi quelques instants?
Joué dans son cordage et dans sa voile blanche
Où murmurent les vents?

N'as-tu pas entendu cette voix qui m'est chère,
La voix de mon amant,
Demander à la brise un parfum de la terre
Pour calmer son tourment?....

Si j'avais comme toi, pour tenter le voyage,
Des ailes à mon corps,
Je m'en irais d'ici, comme ce blanc nuage
Qui passe sur ces bords.

Pour lui parler encor, pour lui dire: je t'aime!
J'irais sur l'Océan;
Pour baiser ses cheveux, j'irais, oui, fût-ce même
En un jour d'ouragan!....

Car, vois-tu, mon amour est un amour étrange
Qui n'a rien d'ici bas;
Peut-être me vient-il d'un démon ou d'un ange....
Moi-même ne sais pas!....

Mes frères, sans rougir, disent que je suis folle,
Et s'éloignent de moi;
Mes sœurs ne veulent plus écouter ma parole....
J'y pense avec effroi!....

En vain je leur disais: je suis votre sœur, grâce!
Sur leurs âmes de fer
Ma parole passait sans laisser plus de trace
Que tes ailes dans l'air!.....

A qui je confierai le secret de ma flamme,
Dis-moi, petit oiseau?.....
Ma mère qui m'aimait... dans le ciel a son âme,
Son corps dans le tombeau!

Petit oiseau de mer, toi qui reviens sans doute
D'un rivage lointain,
Oh! dis-moi, n'as-tu pas rencontré sur ta route
Le svelte brigantin?

MARIQUITA LA CALENTURA.

MARIQUITA LA CALENTURA (Mariquita la Fievre), ainsi nommée par nous mêmes et par tous les gamins de la Nouvelle-Orléans, a passé par toutes les phases de la vie. Sortie d'une famille espagnole d'un rang distingué, on dit qu'elle a joué dans son jeune âge, le rôle d'une femme galante de haut parage. Belle comme les amours, elle a eu la position la plus heureuse. Des joies les plus exquis, elle a alternativement passé aux situations les plus tragiques et les plus étonnantes. Accablée de malheurs, après avoir bu à la coupe divine, elle est devenue folle; elle a succombé à une affreuse misère. Nous ne pouvons en dire plus sur cette femme. Cependant son histoire vaudrait la peine d'être écrite.

Quand tu passais près de l'école,
N'est-il pas vrai que nous allions
Courir après toi, pauvre folle,
Pour te déchirer tes haillons?
N'est-il pas vrai que ta main pâle,
Après une lutte inégale,
Cherchait au courant des ruisseaux
Tes vêtements mis en lambeaux?....
Oui, mon enfance vagabonde,
Malgré tes malheurs en ce monde,
Sans pitié te persécuta,
Pauvre, pauvre Mariquita!.....
Que m'avais-tu fait, vieille femme?
Avais-tu jeté dans mon âme
Les tristesses de l'avenir?
M'avais-tu dit que mes journées
Seraient de suite abandonnées
Aux maux qui font le plus souffrir?
M'avais-tu parlé de l'orage
Qui, jaloux de mon lendemain,
M'enleva mon doux héritage,
Ma part de fleurs sur le chemin?
Tu parlais de l'amant fidèle,
De l'Espagnol qui, chaque soir,
Agrafait sa légère échelle
Aux murs vieillis de ton manoir;
Lui qui, pour ta bouche sincère,
Pour ta lèvre aux baisers brûlants,
Semait de l'or sur la colère
De ta duègne aux cheveux blancs!....
A travers ta raison débile
Tu revoyais encor Séville!!!
Séville qui, le soir venu,
Ecoute au loin les sérénades,
Ouvre ses longues promenades
Aux cœurs qui se parlent à nu!....
A travers tes jours de démence,
Tu revoyais ton existence
Si fraîche et si riche d'amour,
Tes nuits de guitare et de fêtes,
Les diamants de tes conquêtes,
Tous ces biens perdus sans retour!....
Loin de ta chère Andalousie,
A l'heure où se fermait ta vie,
Nul cœur n'a gémì sur ton sort!....
La chouette des cyprès,
Voltigeant sur les cimetières,
Seule, te trouble dans la mort!....

LETTRE DU GÉNÉRAL PLATON, FÉDÉRÉ DE 1792.

MONSIEUR OLIVIER CARRIERE :—

Monsieur le Président, Messieurs,

La communication que je vais avoir l'honneur de faire à l'Athénée, est une simple lettre, seulement cette lettre est datée de Paris 19 Juillet 1792. J'ai pensé que vous écouteriez avec intérêt un document nous venant de cette grande époque de l'Histoire de l'Humanité. C'est une des gloires de la France, que sa grande Révolution puisse être ainsi qualifiée.

La lettre que je vais lire, écrite dans le style le plus simple, le plus naïf, est du Général Platon, général fédéré venu de Bordeaux à Paris avec ses soldats, pour y célébrer la Fête de la Fédération, l'anniversaire de la Prise de la Bastille; cet événement si simple en apparence—la prise d'une prison par une poignée d'hommes—si considérable par ses conséquences; car cette prison était la Forteresse de la Tyrannie, et cette poignée d'hommes sonnait ce jour-là le tocsin de la libération des peuples. C'était comme l'écho de la grande voix d'outre-tombe des philosophes du siècle.

Nous ne connaissons le plus souvent l'histoire que par les documents officiels, par les communications de personnages de quelque marque, mais il est rare qu'il descende jusqu'à nous une pièce provenant d'un homme obscur, ayant été témoin de grands faits historiques et les racontant comme un simple fait divers.

Telle est cette lettre du Général Platon. Il ne faut pas y chercher un grand écrivain, pas même un faiseur de phrases. Non, Messieurs, le Général Platon, enfant évidemment sorti du peuple, s'exprime à la façon du peuple, se souciant fort peu de la grammaire et impitoyable pour l'orthographe, mais laissant connaître ses impressions dans toute leur naïveté. Tel il pense, tel il parle; tel il écrit.

Cependant, Messieurs, malgré son style barbare, malgré ses incorrections et sa grossière manière d'écrire, le Général Platon vous intéressera, parceque sa lettre est une peinture vive et naturelle de l'époque où il a vécu. Pompe militaire, enthousiasme patriotique, haine et surtout méfiance de la Royauté; rien ne manque au tableau, pas même le châtement des voleurs, trait caractéristique des Révolutions en France.

Je tiens cette lettre si curieuse d'un descendant du Général Platon, de M. Horatio Lange, un de mes jeunes compatriotes et amis, qui a eu la gracieuse amabilité de s'en dessaisir en ma faveur. Voici donc cette lettre :

[COPIE.]

PARIS, ce 19 juillet 1792.

A Mademoiselle

Mademoiselle Platon, rue Remire abourdeaux,
proche la Maison seulle defose delautel de Ville,
Chez madame guerin bouchere
No. 26 ABOURDEAUX.

Ma Chère Fille,

Je vous prie d'envoyer votre servante chez moy pour voire votre frère. Voilà se qu'il me fais de la paine et an metant que la Vielle ne me vande pas mes effets je te soite ma chère fille et à monsieur bien de la santé je m'envois vous faire un détail de notre fédération et de se qui se passe dans paris. il y a bien des affaire.

Nous fimmes notre fédération se 14 de se mois dont sa se passa le plus beau du monde. Nous etions quatre-vingt mil homme sous les armes. Nous deflames devant le Roy et la Renne qui était au balcon de lecole Militaire. anfaïn larmée commanse a defille de pari pour aller au Champ de mars a neuf heure du matin jusque à six heure du soir, le Roy desandit du balcon pour venir nous passer la revue dont jl cria plusieurs foy Vive la nation, mais setait comme vous puvet

pance contre son cœur sa fame qui était au balcon eust toujoure sa lunete d'approche et quelle ne perdait son mari de veu, je vous promet que jamais l'on na veu rien de plus superve que sette armée parisienne toute la Compagnie de grenadier était en bonne de poil et le Chasseur dans toute la tenue possible anfint je ne saure vous exprime la beaute de sette troupe. je vous dire que nous allons tout lejour à lassemblée nationale ou nous y avons notre place tous lefederé, lon a parler de lafaire de lafayette. il n'a pas été jugé mais demain nous saurons la difinition de son affaire. Monsieur Lonée monta à la tribune ou so discours dura trois card dure contre ce malheur lafayette. Il a plodit vingt fois dans son discours, sepandant il ne feut pas jugé ont le remis au landemain vingt du courant, je vous diré que nous partons pour Camp de Soison sepandant le Club dejacobins voudrait nous gardé à paris Car je vous promet que la Ville et an dangé l'on va dessidé sela sette semaine je nepeut point vous asuré mon retour abourdeaux de quelques jours il faut que je voye la définition de cette guerre que diré ton abourdeaux si l'on nous voyets arrivé lont diret voila des lache quil ont abandonné larmée, nous nous sommes dessidés de vingure ou mourir pour la patrie Voila ma fillé le trais de vrai patriotte; je te diré que je été yer chez le Roy dans tous ses appartements. Nous y restames pour y antandre sa messe et celle de la Rainé. Nous restame dans sa grande salle pour mieux la voire. je te promet quil aler d'un traite pour sa patrie, je te promet que je le bien examiner aussi bien que la Reine sest une belle femme blonde mais elle semble la plus mauvaise gouine d'aujourd'hui, de la sorte je crois que le chagrin de ne pouvoir rusir la rant vielle de plus de vingt annee. — A lassemblée Nationale le Roy et la Rainé ont des députés qu'il paye pour aller contre les décrets qui sont contraire au Roy mais la majeure et de notre coté. Quel plasir delicieux que sette assemblée. Sela que l'on voit brillé les Exprit. L'on a tranché l'autre jour la tête à un homme faiseur de faux assigna de cinq uante livre je ne sauré te dire rien de nouveau pour le présent. Si si passe quelque chose de bien jntéressant je te le marquere, je suis

Ma fille ton bon père

PLATON.

Nous avons tous lu les grands livres de l'histoire; mais, dites vous-mêmes, Messieurs, y avez-vous jamais trouvé rien de plus pittoresque que ces trois pages?

ANTHROPOPHAGIE.—Il est extrêmement probable, mais rien ne prouve jusqu'à présent d'une manière certaine que les peuples primitifs de l'Europe étaient adonnés à l'anthropophagie. Cependant quand on songe que cette barbare coutume est encore très-répandue dans toute la Polynésie, dans la Nouvelle Zélande, l'Australie, les Iles de la Soude, Sumatra, l'Afrique centrale et méridionale (1), chez quelques peuplades de l'Inde et de l'Amérique; quand Strabon et Pline nous affirment que les anciens Germains et les Celtes étaient de vrais cannibales; enfin, lorsque Césaire nous dit que de son temps les Vascons étaient encore anthropophages, il n'y aurait pas lieu de s'étonner si des recherches ultérieures nous apprenaient, d'une manière certaine, que l'homme européen quaternaire ressemblait sous ce rapport aux Vascons.

Il existe même dès à présent, certains indices qui paraissent confirmer cette hideuse ressemblance. C'est la découverte faite, dans certaines cavernes, d'ossements humains plus ou moins carbonisés ou fendus comme ceux des animaux, probablement dans le but d'en extraire la moëlle, regardée alors comme un mets très-délicat.

(1) Chez les Jaynas, nègres africains, la chair humaine figure sur l'étal des bouchers.